THÈSE

En vue de l'obtention du

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par :

Université Toulouse 2 - Le Mirail (UT2 Le Mirail)

Présentée et soutenue par :

Melita CRISTALDI

Le 3 juillet 2013

Titre :

PSYCHOMOTRICITÉ ET INTERCULTURALITÉ DANS LA MÉDITERRANÉE

ED CLESCO : Sciences de l'Éducation

Unité de recherche :

UMR Education Formation Travail Savoirs (EFTS)

Directeur de thèse :

Aïcha MAHERZI

Docteure d'Etat es Lettres et Sciences humaines, Université de Paris-Sorbonne

Rapporteur :

Dominique BERGER, Professeur, Psychologie, Université de Lyon I

Autres membres du jury :

Chantal AMADE-ESCOT, Professeure, Sciences de l'Education, Université de Toulouse 2

Sonia DAYAN-HERZBRUN, Professeure, Sociologie, Université de Paris VII

SOMMAIRE DES ANNEXES

ANNEXE I. Hypothèse opérationnelle n° 1: Est-il nécessaire de faire une recherche sur la psychomotricité et l'interculture ?

I.1. Interview de Fatiha Bouhali, institutrice spécialisée, Temara (Maroc) . 5
I.2. Interview de Pablo Bottini, psychomotricien, Buenos Aires (Argentine) . 7
I.3. Interview de Juan Mila Demarchi, psychomotricien, Montevideo (Uruguay). 10
I.4. Interview de Miguel Sassano, psychomotricien, Buenos Aires (Argentine) 13
I.5. Interview de Maria Beatriz da Silva Loureiro, psychomotricienne, San Paolo (Brésil). 16
I.6. Interview de Vitor da Fonseca, psychomotricien, Lisbonne (Portugal) . 18
I.7. Interview de Franco Boscaini, psychomotricien, Verone (Italie) . . . 19
I.8. Interview de Idrissa Ba et Pape Momar Gueye pédopsychiatre et psychomotricien, Dakar (Sénégal) 22
I.9. Interview de Giacomo Rizzolatti, neuroscientifique, Parme (Italie) . . 23
I.9.1. Text en italien 23
I.9.2. Text en français (version traduite) 27
I.10. Interview de Howard Gardner, psychologue, Cambridge (USA) . . . 31
I.10.1. Text en anglais 31
I.10.2. Text en français (version traduite) 33
I.11. Interview de Shaun Gallagher, phylosophe, Florida (USA) 34
I.11.1. Text en anglais 34

I.11.2. Text en français (version traduite) 37
I.12. Interview de Mohit Ranadip, conseiller psychiatrique, Calcutta (Inde) . 39
I.13. Interview de Aldo Virgilio, psychiatre, Catane (Italie) 41
I.13.1. Text en italien 41
I.13.2. Text en français (version traduite) 43

ANNEXE II. Hypothèse opérationnelle n. 2: Le schéma corporel a-t-il une nature intimement culturelle ?
II.1. Les dessins des enfants de Catane, (Italie) 47
II.2. Les dessins des enfants de Douala, (Cameroun) 68

ANNEXE III. Hypothèse opérationnelle n. 3 : La conscience du corps a-t-elle une nature intimement culturelle ?
III.1. Informations tirées d'Internet 85
Les vidéos enregistrées sur le DVD :
Vidéo n° 1 et n° 2 : Ethiopie
Vidéo n° 3 et n° 4 : Maroc
Vidéo n° 5 et n° 6: Japon

ANNEXE IV. Hypothèse opérationnelle n° 4: La mémoire du corps a-t-elle une nature intimement culturelle ?
IV.1. Interview de Wei Bai, médiatrice culturelle 93
IV.1.1. Text en italien 93
IV.1.2. Text en français (version traduite) 95
Les interviews aux médiateurs culturels enregistrées sur le DVD :
Interview de Lella Pennisi
Interview de Maria Denise
Interview de Alioune Badara
Interview de Abdallah Jourairi

ANNEXE I. Hypothèse opérationnelle n. 1: Est-il nécessaire de faire une recherche sur la psychomotricité et l'interculture ?

I.1. Interview de Fatiha Bouhali, institutrice spécialisée, Temara (Maroc)

Date e lieu de l'interview : Décembre 2008, Temara, Maroc.

Cristaldi : Avez-vous eu dans le cadre éducatif ou thérapeutique un enfant ou un adulte provenant d'une culture différente de la vôtre?

Bouhali : Oui, à l'école spéciale. J'ai travaillé avec une enfante de la Belgique de 9-10 ans, qui était la fille d'une femme marocaine. L'enfante ne parlait pas l'arabe, elle s'exprimait seulement en français. Elle avait des problèmes d'apprentissage surtout en mathématiques parce que cette discipline est enseignée ici en arabe. La mère ne comprenait pas les problèmes de la fille. Elle avait des problèmes d'intégration à l'école.

Cristaldi : Avez-vous modifié le cadre éducatif ?

Bouhali : Non.

Cristaldi : A vôtre avis, faudrait-il que les sociétés scientifiques et professionnelles ainsi que les universités, fassent de la recherche pour répondre aux besoins de changement du cadre dans la salle de thérapie ou dans les écoles dans un contexte interculturel ?

Bouhali : Oui, je pense qu'il est nécessaire d'adapter le setting aux besoins des enfants provenant d'autres contextes culturels. Il faut que les enseignants connaissent les programmes scolaires des pays dont proviennent les élèves. Par exemple, ici au Maroc dans les écoles spéciales, il y a des élèves berbères. Ils sont très stimulés par les récompenses : si on leur dit qu' ils seront récompensés, ils s'appliquent plus. Généralement, les marocains nés dans la capitale, à Casablanca, soulignent le fait 'd'être nés dans la capitale commerciale du Maroc en soulignant qu'ils viennent d'une ville importante. Tout ça pour dire qu' à l'intérieur du même pays il y a des cultures différentes et entre elles, des conflits peuvent exister.

Cristaldi : A vôtre avis, comment devrait être élaborée une recherche en *psychomotricité interculturelle* ? Comme une recherche qualitative ou quantitative ? Un laboratoire de recherche sur la *psychomotricité interculturelle* pourrait-il être fonctionnel dans ce but ?

Bouhali : Oui, je pense plus à une recherche qualitative. On a besoin de trouver quelque chose qui appartienne à la culture de l'autre. On a besoin de trouver une méthode qui peut être adaptée à tous.

Cristaldi : A l'intérieur du « contexte-monde » est-ce que vous pensez que la Méditerranée, considérée comme une macro-région, pourrait représenter une spécificité dans nos discours ?

Bouhali : Je pense que chaque région est différente des autres.

I.2. Interview de Pablo Bottini, psychomotricien, Buenos Aires (Argentine)

Date e lieu de l'interview : Décembre 2008, Buenos Aires, Argentine.

Cristaldi : Avez-vous eu dans le cadre éducatif ou thérapeutique un enfant ou un adulte provenant d'une culture différente de la vôtre?

Bottini : Oui, j'ai travaillé dans le secteur éducatif avec des enfants venant de diverses parties de la République Argentine qui avaient des différences culturelles, mais la même culture de base. J'ai travaillé aussi dans un cadre thérapeutique. Il n'est pas possible de réaliser une approche thérapeutique professionnellement sérieuse avec une personne d'une culture différente que la mienne sans d'abord créer un contact satisfaisant et profond avec la culture de l'autre. Le malentendu pourrait même provoquer l'interruption de la thérapie. Ça implique un travail très minutieux parce que chacun des deux pôles du rapport thérapeutique (thérapeute et patient) peut personnifier la figure de l'autre selon sa propre histoire. Les étudiants que nous formons comme psychomotriciens en Argentine sont très proches de nous formateurs – nous avons tous la même histoire culturelle. C'est vrai que la diversité existe en chacun de nous, à l'intérieur du même pays et de la même région. En plus on doit considérer que la culture change avec le temps. La modernité, par exemple, a modifié l'idée même de rythme. Pour moi il a été très difficile de travailler avec un jeune garçon de 14-15 ans qui appartenait à une culture pour laquelle il était interdit de découvrir les parties du corps. En effet, il utilisait toujours un tissu pour se couvrir le corps. En plus, sa culture ne lui permettait pas d'avoir un contact physique entre hommes. Il présentait une difficulté sérieuse pour laquelle il avait besoin d'un dur travail corporel. C'était une situation paradoxale : nous avons dû

travailler avec le corps et, en même temps, avec toutes les restrictions que son choix religieux lui imposait. D'autre part le jeune ne pouvait pas transgresser la loi religieuse, sinon il se serait senti refusé par sa communauté religieuse d'appartenance. Le travail avec son corps lui aurait permis d'être plus libre, mais, à cause de cette liberté, il pouvait avoir peur de perdre aussi un aspect important de sa religion. La limitation de son 'moi-corporel' protégeait sa sexualité alors qu'il ressentait le besoin d'établir des contacts physiques avec des hommes et des femmes. Danse ce cas, je ne pouvais pas établir une véritable approche de psychomoteur comme je l'entends. En ce moment, je travaille en équipe, dans un cas où le neuro-pédiatre qui a fait le diagnostic de trouble généralisé du développement, dit que la culture de la famille complique beaucoup la situation de l'enfant.

Cristaldi : Avez-vous modifié le cadre thérapeutique ?

Bottini : Oui, je cherchais , à travers le travail corporel, à trouver quelque chose de proche à sa culture. J'ai trouvé à partir du dialogue tonique-corporel une meilleure communication.

Cristaldi : A vôtre avis, faudrait-il que les sociétés scientifiques et professionnelles ainsi que les universités, fassent de la recherche pour répondre aux besoins de changement du cadre dans la salle de thérapie ou dans les écoles dans un contexte interculturel ?

Bottini : La formation de base des psychomotriciens dans l'université dans laquelle je travaille a une ouverture aux contextes culturels différents. Nous sommes en train d'inclure des études anthropologiques, sociologiques et philosophiques – une ré-

flexion sur le développement de l'histoire occidentale, de la culture et de la philosophie, pour permettre à nos étudiants d'avoir une base très large. Tout ça permettrait aux psychomotriciens d'adapter leur travail à des situations culturelles différentes.

Cristaldi : A vôtre avis, comment devrait être élaborée une recherche en *psychomotricité interculturelle* ? Comme une recherche qualitative ou quantitative ? Un laboratoire de recherche sur la *psychomotricité interculturelle* pourrait-il être fonctionnel dans ce but ?

Bottini : C'est vrai que je rencontre beaucoup de limites dans le domaine de la psychomotricité comme nous la pratiquons en égard à la recherche qualitative et quantitative. Je suis déçu en tant que psychomotricien et formateur. Il y a un grand besoin de remise à jour de la psychomotricité. Je crois que c'est seulement grâce à une base épistémologique renouvelée que l'on pourra penser à la recherche interculturelle dans le domaine de la psychomotricité. Nous faisons encore référence à un cadre théorique très vieux, alors que le cadre nosologique a déjà beaucoup changé. Un laboratoire pourrait être très intéressant. Il pourrait représenter un premier pas : j'imagine un réseau de psychomotriciens établis dans différents endroits du monde, et fondamentalement en Europe, ayant une large expérience dans le domaine clinique et éducatif qui pourrait coordonner les actions et fonder un laboratoire d'enquête interculturelle ».

Cristaldi : A l'intérieur du « contexte-monde » est-ce que vous pensez que la Méditerranée, considérée comme une macro-région, pourrait représenter une spécificité dans nos discours ?

Bottini : Je connais très peu cette réalité : une réalité interculturelle en elle-même. Ici, entre l'Argentine et l'Uruguay, nous avons la région du Rio de la Plata ; une région qui a des différences et des similitudes. Nous avons des échanges qui nous permettront de faire de la formation professionnelle dans les deux régions.

I.3. Interview de Juan Mila Demarchi, psychomotricien, Montevideo (Uruguay)

Date e lieu de l'interview : Décembre 2008, Montevideo, Uruguay.

Cristaldi : Avez-vous eu dans le cadre éducatif ou thérapeutique un enfant ou un adulte provenant d'une culture différente de la vôtre?

Mila Demarchi : La même proposition peut avoir un impact différent selon l'histoire de la personne et selon l'histoire de la culture. Par exemple, l'usage du foulard. Au Mexique, la valeur symbolique du foulard est très importante, parce qu'il est utilisé par la femme qui travaille dans les champs, pour se couvrir et pour l'utiliser comme un sac pour mettre le mais. Ensuite, quand on propose à un groupe de mexicaines de travailler avec un foulard, on doit être conscient qu'on utilise quelque chose de très important dans leur histoire, quelque chose qui dans cette culture assume une signification très précise . Une fois, au Mexique, j'étais en train de faire un travail corporel avec un groupe de psychomotriciens et j'ai propose une distension – pas une relaxation, mais une distension, un travail sur le tonus musculaire qui permettait d'être en contact avec les émotions et les contenus inconscients – avec les émotions, les images, les souvenirs et les sensations. Nous étions en train de très bien travailler, à un niveau très profond, mais soudain dans

un groupe de plus de vingt personnes, huit ont été très perturbées. Je pensais que la situation m'échappait . J'ai propose de finir la séance et de converser, de verbaliser dans le grand groupe. Les personnes qui étaient angoissées avaient vécu le tremblement de terre et ils avaient perdu leurs familles– c'était un souvenir qu' ils avaient essayé d'oublier. C'était incroyable de voir que le travail sur le tonus musculaire créait des images, des souvenirs, des sensations dont ils n'avaient pas parlé pour se protéger. Cette expérience m'a beaucoup enseignée : tout d'abord le respect pour la diversité et, après, le fait qu' une personne doit faire un grand effort pour connaitre l'autre dans toutes ses dimensions. Notre société n'est pas homogène : il existe un groupe culturel qui a accès à l'éducation, qui bénéficie de la mobilité sociale, mais il y a un groupe très large qui est enfermé dans une situation de pauvreté. Donc, notre intervention doit être différenciée.

Cristaldi : Avez-vous modifié le cadre thérapeutique ?

Mila Demarchi : Oui, le cadre thérapeutique peut changer aussi totalement. En outre, on ne peut pas avoir une salle de psychomotricité dans toutes les écoles, dans tous les centres de santé. Il est nécessaire que le psychomotricien travaille où il y a un enfant qui a besoin de son aide et qu' ensuite, il intervienne dans son contexte de vie.

Cristaldi : A vôtre avis, faudrait-il que les sociétés scientifiques et professionnelles ainsi que les universités, fassent de la recherche pour répondre aux besoins de changement du cadre dans la salle de thérapie ou dans les écoles dans un contexte interculturel ?

Mila Demarchi : Je pense que oui. Il n'est pas possible de concevoir la psychomotricité d'une manière homogène : elle doit être diverse, parce-que la société se modifie et donc le travail proposé doit être différent. En Uruguay nous faisons une formation différenciée des psychomotriciens pour travailler dans des lieux divers (pas comme on fait en France). Nous voudrions former des psychomotriciens spécialisés aussi en situation de pauvreté La caractéristique de notre pays, c'est qu'il y a une cause profonde des troubles psychomoteurs qui est la pauvreté. La psychomotricité, vous ne pouvez pas l'enseigner si le maître ne travaille pas sur le terrain, parce que ce type de travail se fait avec le corps. Le corps est notre instrument et change au cours du temps, je ne suis pas le même que quand j'avais 25 ans.

Cristaldi : A vôtre avis, comment devrait être élaborée une recherche en *psychomotricité interculturelle* ? Comme une recherche qualitative ou quantitative ? Un laboratoire de recherche sur la *psychomotricité interculturelle* pourrait-il être fonctionnel dans ce but ?

Mila Demarchi : Je pense à une recherche-action. Nous faisons des recherches sur la formation du corps avec des collègues de Barcelone, en Espagne. Une autre étude concerne l'adaptation du test français de psychomotricité gériatrique et nous travaillons avec des collègues français – nous sommes intéressés à développer la formation en psychomotricité gériatrique ici en Uruguay. L'Uruguay est un pays qui vieillit rapidement et il n'y a pas de bonnes politiques pour les personnes âgées. Cela implique un changement de paradigme culturel de la psychomotricité car elle est utilisée habituellement avec l'enfant et l'adolescent, mais très rarement avec les personnes âgées.

Cristaldi : A l'intérieur du « contexte-monde » est-ce que vous pensez que la Méditerranée, considérée comme une macro-région, pourrait représenter une spécificité dans nos discours ?

Mila Demarchi : Je pense que oui.

I.4. Interview de Miguel Sassano, psychomotricien, Buenos Aires (Argentine)

Date e lieu de l'interview : Décembre 2008, Buenos Aires, Argentine.

Cristaldi : Avez-vous eu dans le cadre éducatif ou thérapeutique un enfant ou un adulte provenant d'une culture différente de la vôtre?

Sassano : Il y a quelques années. C'était une petite fille indio-originaire, provenant plus exactement de l'ethnie Kollas, une ethnie qui réside à l'intérieur de l'Argentine, dans le nord-ouest du pays, à côté de la frontière avec la Bolivie. Elle avait entre 7 et 8 ans. Il s'agit d'une population qui s'habille avec des habits particuliers. La mère de la petite fille s'habillait de cette façon traditionnelle. On doit savoir que les argentins de Buenos Aires, une ville avec des coutumes et des traditions purement européennes, perçoivent les Kollas comme des personnes complètement différentes. Pour ces raisons, les Kollas sont mal considérés. Ils vivent dans les montagnes, ils se consacrent principalement à l'élevage. Quand la famille de cette enfant est venue à Buenos Aires pour y chercher du travail, la petite a été très impressionnée par le nouveau contexte social et elle s'est enfermée dans un mutisme sévère. Elle avait fréquenté une école bilingue espagnol/kollas. Elle ne parlait pas l'espagnol, mais elle était capable de l'écrire. A Buenos Aires, elle a fréquenté une

école ordinaire et m'a été confiée pour une observation six mois après. Elle ne parlait pas et ne jouait pas avec ses camarades ; pour cette raison on a décidé de l'inscrire dans une école spécialisée. Pendant les six premiers mois de thérapie, la petite a continué de se comporter de la même façon. Elle acceptait volontiers le contact corporel. Les Kollas ont l'habitude de porter les enfants dans le dos, avec le visage tourné vers l'horizon. Par conséquent, le lien mère-enfant s'établit d'une façon différente de chez nous. Chez nous le regard de la mère se rencontre habituellement avec le regard de l'enfant ; cela fait assumer une importance fondamentale au contact oculaire. Au contraire, le contact oculaire, comme nous l'entendons, n'existe pas chez les Kollas. Chez les Kollas, l'enfant est enveloppé dans un foulard plié en triangle et est suspendu sur les épaules. Dans cette position, l'enfant regarde l'horizon, les montagnes. La mère travaille dans les champs tandis que l'enfant regarde les champs et les montagnes derrière sa mère.

La famille de la petite était formée par la mère, le père et un petit garçon. Une fois, il est arrivé que toute la famille soit dans la salle d'attente et je les ai observé : tous les quatre, sans communiquer entre eux, se balançaient, comme par une autostimulation, en avant et en arrière avec les regards fixes sur le mur. Le frère de la petite était diagnostiqué comme autistique …

Cristaldi : Avez-vous modifié le cadre thérapeutique ?

Sassano : Non. Je n'ai pas changé le setting. Ma modalité d'approche à l'enfant a été l'*holding* de Rogers. En réalité ici en Argentine, nous avons très peu de cas de ce genre, c'est-à-dire des situations dans lesquelles la différence culturelle est telle qu'on a besoin de modifier substantiellement le cadre thérapeutique.

Cristaldi : A vôtre avis, faudrait-il que les sociétés scientifiques et professionnelles ainsi que les universités, fassent de la recherche pour répondre aux besoins de changement du cadre dans la salle de thérapie ou dans les écoles dans un contexte interculturel ?

Sassano : Je crois que, ici en Argentine, personne n'a jamais fait recherche dans ce domaine. Cependant je me rends compte qu'il serait opportun de commencer à le faire. Il y a des provinces argentines où une approche culturellement sensible serait très souhaitable.

Cristaldi : A vôtre avis, comment devrait être élaborée une recherche en *psychomotricité interculturelle* ? Comme une recherche qualitative ou quantitative ? Un laboratoire de recherche sur la *psychomotricité interculturelle* pourrait-il être fonctionnel dans ce but ?

Sassano : Selon moi, une recherche sur la psychomotricité interculturelle ne pourrait qu'être qualitative. En fait, l'objet spécifique de la recherche varie en raison de la culture des personnes impliquées dans la recherche, qu'il s'agisse de chercheurs ou qu' il s'agisse de patients.

Cristaldi : A l'intérieur du « contexte-monde » est-ce que vous pensez que la Méditerranée, considérée comme une macro-région, pourrait représenter une spécificité dans nos discours ?

Sassano : Dans la Méditerranée il y a des cultures très diverses entre elles. A l'intérieur de cette région il y a beaucoup plus de différences qu'il n'y en a dans la seule Europe.

I.5. Interview de Maria Beatriz da Silva Loureiro, psychomotricienne, San Paolo (Brésil)

Date e lieu de l'interview : Décembre 2008, San Paolo, Brésil.

Cristaldi : Avez-vous eu dans le cadre éducatif ou thérapeutique un enfant ou un adulte provenant d'une culture différente de la vôtre?

Loureiro : Oui, beaucoup d' enfants italiens, deux arabes, un japonais et des juifs. A San Paolo nous avons des écoles italiennes, arabes, japonaises qui utilisent des curricula mixtes. Il y a les écoles Dante Alighieri pour les enfants italiens ; l'école Humboldt pour les allemands. Les écoles japonaises sont très rigides, l'accès est interdît si on n'a pas au moins une descendance japonaise. Cependant, beaucoup d'enfants d'origine étrangère vivant au Brésil ont des problèmes qui peuvent être retrouvés dans les différences culturelles. Dans notre cabinet , nous cherchons à affronter ces problématiques en faisant attention à de telles différences. Nous trouvons chez ces enfants beaucoup de problèmes d'apprentissage et des problèmes de latéralisation. Les juifs, par exemple, commencent l'alphabétisation à quatre ans, tandis qu' au Brésil on commence à cinq-six ans. Beaucoup de ces enfants sont immatures pour commencer le parcours scolaire dans lequel ils sont sujets à des problèmes d'apprentissage comme la dysorthographie, la dyslexie, etc.

Cristaldi : Avez-vous modifié le cadre thérapeutique ?

Loureiro : Nous utilisons beaucoup la technique grapho-motrice de Julian de Ajuriaguerra et nous l'adaptons aux enfants juifs et arabes pour l'organisation dans l'espace

graphique. Nous ne pouvons pas négliger leur réalité culturelle. Avec les enfants arabes nous utilisons la musique arabe. Ils aiment beaucoup les tambours et donc en psychomotricité nous l'utilisons. Grace au dialogue tonique nous cherchons à entrer dans le monde du petit patient. Nous ne requérons pas d'abandonner leur culture, autrement on risque de ne pas vraiment entrer en contact avec eux. Dans mon cabinet, nous avons une cuisine. Pendant les premiers mois de thérapie nous préparons des repas que les enfants mangent habituellement à la maison afin de les mettre à leur aise. Quelquefois, nous les aidons aussi à faire leurs devoirs grâce à un éducateur.

Cristaldi : A vôtre avis, faudrait-il que les sociétés scientifiques et professionnelles ainsi que les universités, fassent de la recherche pour répondre aux besoins de changement du cadre dans la salle de thérapie ou dans les écoles dans un contexte interculturel ?

Loureiro : Oui, à l'Université de San Paolo on enseigne une discipline qui s'appelle Sociologie et Santé Publique qui tient compte les diversités culturelles de notre société.

Cristaldi : A vôtre avis, comment devrait être élaborée une recherche en *psychomotricité interculturelle* ? Comme une recherche qualitative ou quantitative ? Un laboratoire de recherche sur la *psychomotricité interculturelle* pourrait-il être fonctionnel dans ce but ?

Loureiro : Selon moi la recherche en Psychomotricité interculturelle devrait être aussi bien qualitative que quantitative. J'ai suivi des thèses dans lesquelles on a utilisé

le football, le yoga, le volley, la danse, le kung-fu. Tout le travail fait dans mon cabinet est filmé et enregistré. Ça permet de faire un monitorage très attentif. C'est pour ça que je pense que la recherche doit être qualitative et quantitative.

Cristaldi : A l'intérieur du « contexte-monde » est-ce que vous pensez que la Méditerranée, considérée comme une macro-région, pourrait représenter une spécificité dans nos discours ?

Loureiro : Non, je ne pense pas que la Méditerranée soit une macro-région trop diverse du reste du monde. Ici à San Paolo, il existe une grande variété culturelle par rapport au reste du Brésil, mais en tout cas, je pense que le psychomotricien doit toujours être attentif aux différences culturelles.

I.6. Interview de Vitor da Fonseca, psychomotricien, Lisbonne (Portugal)

Date e lieu de l'interview : Décembre 2008, *via* e-mail.

Cristaldi : Avez-vous eu dans le cadre éducatif ou thérapeutique un enfant ou un adulte provenant d'une culture différente de la vôtre?

Fonseca : Oui, j'ai travaillé avec des personnes venant du Brésil, du Mexique, de l'Argentine et de l'Angola.

Cristaldi : Avez-vous modifié le cadre thérapeutique ?

Fonseca : Non.

Cristaldi : A vôtre avis, faudrait-il que les sociétés scientifiques et professionnelles ainsi que les universités, fassent de la recherche pour répondre aux besoins de changement du cadre dans la salle de thérapie ou dans les écoles dans un contexte interculturel ?

Fonseca : Naturellement, en promouvant la recherche, une bonne méthodologie peut nous donner des résultats valables.

Cristaldi : A vôtre avis, comment devrait être élaborée une recherche en *psychomotricité interculturelle* ? Comme une recherche qualitative ou quantitative ? Un laboratoire de recherche sur la *psychomotricité interculturelle* pourrait-il être fonctionnel dans ce but ?

Fonseca : Je suis certain qu'un laboratoire de ce genre peut donner des résultats intéressants.

Cristaldi : A l'intérieur du « contexte-monde » est-ce que vous pensez que la Méditerranée, considérée comme une macro-région, pourrait représenter une spécificité dans nos discours ?

Fonseca : Pour certain aspects, je pense que oui.

I.7. Interview de Franco Boscaini, psychomotricien, Verone (Italie)

Date e lieu de l'interview : Décembre 2008, *via* e-mail.

Cristaldi : Avez-vous eu dans le cadre éducatif ou thérapeutique un enfant ou un adulte provenant d'une culture différente de la vôtre?

Boscaini : J'ai eu mes premiers contacts avec cette réalité à partir de ma première formation en France dans les années 80 à l'Institut Supérieur de Rééducation Psychomotrice de Paris. La réalité de l'immigration étant déjà présente là-bas, j'ai capté immédiatement l'importance de comprendre les autres cultures : soit en ce qui concerne l'individuation des problématiques psychomotrices, soit surtout pour la prise en charge psychomotrice avec la structuration d'un setting spécifique. Pour cette raison j'ai toujours apprécié l'école française de Psychomotricité qui a toujours été ouverte aux contributions des diverses sciences. Dans ces années-là on parlait déjà aussi d'Ethno-psychomotricité. Personnellement, soit à l'étranger soit dans mon travail clinique ici en Italie, j'ai toujours eu des contacts avec cette réalité qui est en pleine explosion et nous oblige à affronter la problématique de manière spécifique.

Cristaldi : Avez-vous modifié le cadre thérapeutique ?

Boscaini : Le cadre thérapeutique doit être aussi considéré come un espace-temps dans lequel s'expriment et agissent les besoins, les valeurs et les questions d'une personne qui a vécu et vit dans une certaine réalité. Un cadre dans lequel on se projette, dans l'*agir*, ses mémoires et ses désirs. Les paramètres du cadre étant considérées très souvent de manière différente dans les différentes cultures, j'ai dû m'adapter pour mieux m'accorder avec le patient et sa famille. Par exemple : quand c'est possible, j'utilise la langue qu'ils parlent, je suis plus flexible quant à la définition des espaces et des règles temporelles des séances de thérapie, je choisis ou exclus certains objets non pas suivant leur qualité psychomotrice mais en fonction de leur rapport à la culture. Cela permet de mieux comprendre la motivation de la prise en charge et de sensibiliser les familles à son utilité.

Cristaldi : A vôtre avis, faudrait-il que les sociétés scientifiques et professionnelles ainsi que les universités, fassent de la recherche pour répondre aux besoins de changement du cadre dans la salle de thérapie ou dans les écoles dans un contexte interculturel ?

Boscaini : La psychomotricité doit comprendre et doit s'adapter aux exigences du sujet et une fois qu'elle a appris le code social, elle doit aider le sujet à s'adapter à la réalité dans laquelle il vit. On doit étudier les règles relatives à la proxémique, aux modalités de contact, au choix et aux valeurs culturelles et symboliques de certaines jeux, au niveau de prestation motrice, à l'expressivité aussi bien qu'au dessin.

Cristaldi : A vôtre avis, comment devrait être élaborée une recherche en *psychomotricité interculturelle* ? Comme une recherche qualitative ou quantitative ? Un laboratoire de recherche sur la *psychomotricité interculturelle* pourrait-il être fonctionnel dans ce but ?

Boscaini : La psychomotricité a le but de comprendre la différence qui existe entre ce que le sujet fait et ce qu'il pourrait faire afin d'en réduire l'écart le plus possible.

En effet, le trouble psychomoteur se réfère exactement à cet écart pour lequel, sans nier le rôle de la recherche quantitative, il est plus opportun d'utiliser la recherche qualitative. Naturellement les deux typologies de recherches doivent être comparées pour mieux comprendre la différence entre l'individuel et le social.

Cristaldi : A l'intérieur du « contexte-monde » est-ce que vous pensez que la Méditerranée, considérée comme une macro-région, pourrait représenter une spécificité dans nos discours ?

Boscaini : Le bassin méditerranéen a assisté historiquement à un mélange entre diverses cultures. Je me rappelle, à propos, que l'école de psychomotricité de Vérone, en Italie, avec le CITAP de Madrid, le NEOPRAXIS de Lisbonne et la FFP de Paris, a créé en 2000 une conférence méditerranéenne de Psychomotricité et Relaxation en organisant son premier Congrès à Madrid en 2002 dont le titre était 'Corps et Mémoire' et en 2004 à Vérone le deuxième Congrès sous le titre de « Corps et Identité psychosociale ».

I.8. Interview de Idrissa Ba et Pape Momar Gueye pédopsychiatre et psychomotricien, Dakar (Sénégal)

Date e lieu de l'interview : Décembre 2008, Dakar, Sénégal.

Cristaldi : Avez-vous eu dans le cadre éducatif ou thérapeutique un enfant ou un adulte provenant d'une culture différente de la vôtre?

Ba et Gueye : Oui, cela arrive souvent parce que de nombreux expatriés habitent à Dakar avec leurs familles et, en plus, il y a des enfants qui viennent de provinces plus marginales et qui demandent de l' aide à nos structures.

Cristaldi : Avez-vous modifié le cadre thérapeutique ?

Ba et Gueye : Non, à cause de manque d'argent.

Cristaldi : A vôtre avis, faudrait-il que les sociétés scientifiques et professionnelles ainsi que les universités, fassent de la recherche pour répondre aux besoins de changement du cadre dans la salle de thérapie ou dans les écoles dans un contexte interculturel ?

Ba et Gueye : Certainement, parce-que il y a beaucoup d'apprendre de chaque culture.

Cristaldi : A vôtre avis, comment devrait être élaborée une recherche en *psychomotricité interculturelle* ? Comme une recherche qualitative ou quantitative ? Un laboratoire de recherche sur la *psychomotricité interculturelle* pourrait-il être fonctionnel dans ce but ?

Ba et Gueye : A travers l'inter-échange de pratiques culturelles à médiation corporelle qui ont une valeur thérapeutique reconnue.

Cristaldi : A l'intérieur du « contexte-monde » est-ce que vous pensez que la Méditerranée, considérée comme une macro-région, pourrait représenter une spécificité dans nos discours ?

Ba et Gueye : Inévitablement, parce-que, tant la région subsaharienne que la Méditerranée présentent des spécificités différentes de celles du reste du monde.

I.9. Interview de Giacomo Rizzolatti, neuroscientifique, Parme (Italie)

I.9.1. Text en italien

Data e luogo dell'intervista : Parma, 20 Aprile 2010.

Cristaldi : Cosa succede quando si osservano dei movimenti che non conosciamo, nel senso che non sono nel nostro patrimonio motorio e che, quindi, non li abbiamo ancora integrati ?

Rizzolatti : I neuroni motori si attivano quando c'è una corrispondenza tra ciò che noi vediamo e i movimenti che noi sappiamo fare.

Cristaldi : Gli indiani, per esempio, nell'interazione « grazie/prego », hanno un modo particolare di muovere la testa – un ondeggiamento sagittale – per indicare « non c'è di che ». A noi è successo, e confessiamo che ci siamo chiesti, soprattutto le prime volte, il significato di tale ondeggiamento. Abbiamo capito, solo dopo diverse esperienze, il significato di tale 'strano' comportamento motorio. La domanda, allora, è la seguente: in questi casi, si attivano i neuroni specchio? Oppure, essi si attiveranno solo quando abbiamo già fatto esperienza e quindi ne riconosciamo il significato.

Rizzolatti : I neuroni specchio si attivano quando c'è una corrispondenza tra quello che noi vediamo e i movimenti che noi sappiamo fare. Naturalmente, noi possiamo riprodurre il movimento fatto dagli indiani, ma per me questo movimento non ha alcun significato. Questo movimento stimola due livelli: il livello puramente motorio e il livello della comprensione. Bisogna fare la distinzione tra i gesti che sono naturali e quelli che acquisiscono un significato simbolico.

Cristaldi: Il razzismo, la paura del diverso si può giustificare con lo schok biologico che noi abbiamo perché i nostri neuroni non riconoscono questo movimento *altro*? Se a livello biologico è possibile accertare l'esistenza di uno specifico stress interculturale, possiamo d'altra parte ipotizzare un'azione educativa "compensativa", capace, cioè, di controbilanciare con un approccio interculturale quel tipo di stress?

Rizzolatti: Purtroppo c'è del vero in quello che dice. Direi certamente di sì, c'è un

aspetto biologico nello stress culturale. In cui la parola *culturale* in questo caso dovrebbe mirare alla biologia. Questo per l'educazione interculturale è importante, uno dovrebbe acquistare questa consapevolezza. E quello che bisogna fare è anche che i test devono essere diversi in relazione alla provenienza culturale.

Cristaldi: Gli scambi con persone provenienti da contesti culturali differenti dal mio creano intersoggettivamente le basi per ampliare quel "vocabolario d'atti che in ogni individuo regola e controlla l'esecuzione dei movimenti" (cito dal suo volume scritto con Sinigaglia nel 2006 a p. 104). In questo modo, quindi, si *incorporano* nuovi gesti e relativi significati. È proprio questo passaggio che ci interessa indagare: il momento esatto in cui io "incorporo" un nuovo gesto e il suo significato, il momento cioè in cui lo "comprendo". L'apprendimento di un gesto-parola di un'altra cultura avviene quando si supera una certa soglia, quando lo stimolo nuovo entra e si accomoda nella memoria motoria, nel patrimonio semantico degli altri gesti-parole già posseduti.

In che modo possiamo descrivere questa soglia? Se volessimo utilizzare una metafora, possiamo paragonarla ad una membrana, ad un filtro, o a cos'altro?

Rizzolatti: Se io devo fare un paragone con il linguaggio, noi sappiamo che il linguaggio parlato è una convenzione, ma si basa su qualcosa che non poteva essere una convenzione, quindi uno comincia con dei gesti e associa dei suoni. I gesti invece sono diretti perché c'è una comunicazione diretta. Come questi si sviluppano io penso in un certo qual modo mettendolo, come nel linguaggio, nel contesto in cui vengono prodotti. Con un bravo educatore interculturale diventa quasi un gioco, siamo tutti insieme adesso facciamo un gioco quando faccio un certo segno questo significa una certa cosa. Ci deve

essere un ambito contestuale di gioco, altrimenti si dimentica, così questi gesti ad un certo punto vengono integrati nel proprio patrimonio motorio e poi usati.

Il salto è tra un qualcosa che per tutti è intuitivo: c'è questa unità tra sender e reciver c'è un messaggio del sender e un capito del reciver perché ce l'ha lui, cioè nel momento in cui io faccio questo lei lo capisce perché lei ha la stessa cosa: quindi abbiamo la parity tra sender e receiver. Per quanto riguarda invece il gesto culturale non c'è una parity. Lui fa il gesto (sender) che il reciver non ha, quindi per fare una parity l'unica cosa probabilmente è insegnare non in maniera astratta con i disegnini, ma facendo una specie di gioco interculturale.

Sì, la soglia si potrebbe visualizzare, non ci sono molti lavori su questo, ma io ho fatto un lavoro con altri di Chicago, ma non è ancora finito. Ci sono pochi lavori su questo tema. Noi stiamo facendo delle ricerche con dei Colleghi di Chicago. L'idea è che nel momento in cui io assimilo dei gesti che hanno significato simbolico, oltre le aree motorie si attivano dei circuiti quasi simili a quelli del linguaggio.

Cristaldi: Vissuto corporeo, dialogo tonico, schema corporeo, immagine corporea, vissuto fantasmatico: per decenni questi concetti hanno costituito i "pilastri" della psicomotricità.

Oggi, alla luce delle Sue scoperte, questi concetti, secondo Lei, hanno bisogno di essere ridefiniti?

Rizzolatti: Quali che siano, a mio avviso, questi concetti avrebbero bisogno d'essere, prima di tutto, ben definiti. In tutti i casi io penso assolutamente sì.

Cristaldi: Le Sue ricerche sui neuroni-specchio hanno aperto la possibilità di un rinnovato e fecondo dialogo fra Scienza e Filosofia. Non solo agli scienziati di orientamento cristiano, ma soprattutto ai fenomenologi, le Sue scoperte offrono nuovo "food for thought". In particolare, dato che la Psicomotricità possiede dei costrutti teorici che sono forgiati su quelli della Fenomenologia, le chiedo: Quanto sente la Sua ricerca vicina a quella di ricercatori come Gallagher e Zahavi?

Rizzolatti: In effetti considero le mie ricerche molto vicine a quelle dei fenomenologi. Non tanto d'accordo sul fatto del corpo come propriocezione (che per Husserl è la base di tutto), per noi la base è il movimento.

I.9.2. Text en français (version traduite)

Cristaldi : Que se passe-t-il quand on observe des mouvements que nous ne connaissons pas, c'est-à-dire lorsqu'ils ne sont pas dans notre patrimoine moteur et que donc, nous ne les avions pas encore *intégrés* ?

Rizzolatti : Les neurones-miroirs s'activent quand il y a une correspondance entre ce que nous voyons et les mouvements que nous savons faire.

Cristaldi : Les Indiens, par exemple, lorsqu'ils nous répondent avec un '*merci, pas de quoi*', donc pour signifier '*je suis tout à fait d'accord'*, ont une façon particulière de remuer la tête. Les premières fois que nous avons observé ces mouvements, nous n'arrivions pas à comprendre ce que cela voulait dire. Dans ce cas, est-ce que les neurones-miroirs s'activent, ou pas?

Rizzolatti : Naturellement, nous pouvons reproduire le mouvement fait par l'Indien, mais pour moi ce mouvement n'a pas de signifié. Ce mouvement stimule deux niveaux: le niveau purement moteur et le niveau de la compréhension. On a besoin de faire la distinction entre les gestes qui sont naturels et ceux qui ont acquis un signifié symbolique.

Cristaldi : Peut-il donc être affirmé que la peur du *divers* est justifiée par un *choc biologique* déterminé lorsque nos neurones-miroirs ne reconnaissent pas le mouvement que nous observons?

Rizzolatti : Malheureusement, il y a quelque chose de vrai en ce que vous dites. Il existe un aspect biologique dans le stress culturel. Dans ce cas, le culturel devrait être ré-visionné à la lumière du biologique. Biologiquement, *le divers* n'est pas bien accepté.

Cristaldi : Si au niveau biologique nous pouvons affirmer l'existence d'un stress spécifiquement interculturel, est-ce que nous pouvons penser à une action éducative "compensatrice", capable de contrebalancer ce type de stress avec une approche interculturelle?

Rizzolatti : Ce que nous avons dit est important pour l'éducation interculturelle. On devrait être conscient du lien entre culture et biologie. Une chose à faire devrait être aussi la préparation des tests différents sur la base de la provenance culturelle.

Cristaldi : Les échanges avec des personnes qui viennent des contextes culturels différents du mien créent inter-subjectivement les bases pour agrandir le « vocabulaire des actes qui en chaque individu régule et contrôle l'exécution des mouvements »

(comme vous dites dans le livre publié avec Sinigaglia, 2006, p. 104). Il est dans cette façon qu'on *incorpore* des nouveaux gestes avec leurs significats. A mon avis, ce passage mérite d'être examiné: le moment exact où on *incorpore* un nouveau geste et son signifié, le moment précis où on lui comprend. On apprend un geste-mot qui vient d'une autre culture lors que le nouveau stimulus pénètre et s'accommode dans la mémoire motrice, dans le patrimoine sémantique des autres gestes-mots déjà possédé. Dans quelle façon nous pouvons décrire cette *seuil*?

Rizzolatti : Faisons une comparaison avec le langage. Nous savons que la langue parlée est une convention, mais elle est basée sur quelque chose qui ne peut pas être une convention : il est vrai qu'on commence à parler par gestes et on y associe des sons. Les gestes sont directs, dans le sens qu'ils ont une intentionnalité directe. Je pense qu'ils se développent dans une façon semblable au langage, dans des contextes spécifiques où ils sont produits. Le saut est quelque chose qui est intuitif pour les deux pôles de la communication. Dans ce cas il y a une unité entre le l'*émetteur* et le *receveur* : si le *receveur* possède déjà dans ce patrimoine moteur le geste de l'*émetteur*, alors le message de l'*émetteur* sera entendu par le *receveur* – dans ce cas nous obtenons la *parité*. Au fur et à mesure que les gestes sont culturels, cette *parité* est perdue, parce que l'*émetteur* fait un geste que le *receveur* ne possède pas et qu'il ne peut donc pas comprendre. L'unique chose à faire, probablement, est de promouvoir des jeux interculturels concrets et non abstraits. Avec un bon éducateur interculturelle, cela devient presque un jeu: *nous sommes tous ensemble et maintenant, nous allons faire un jeu; quand je fais ce geste, ça veut dire…* On doit être dans un contexte de jeu ou alors on oublie, comme ça à partir d'un certain moment on intègre tous ces gestes dans son propre patrimoine moteur et on les utilise.

Oui, on pourrait visualiser ce *seuil*, mais il y a peu de travaux sur ce sujet. Je suis en train de faire des recherches à ce propos avec des collègues de Chicago. L'idée est que, à partir du moment où les gestes acquièrent un signifié symbolique, les aires motrices et des circuits qui sont presque pareils à celui du langage s'activent.

Cristaldi : Vécu corporel, dialogue tonique, schéma corporel, image corporelle, vécu fantasmatique: ces concepts sont fondamentaux pour la Psychomotricité. Aujourd'hui, sur la base de vos découvertes, est-ce que ces concepts, pour vous, ont besoin d'être redéfinis?

Rizzolatti : Quoi qu'il en soit, à mon avis, ces concepts auront besoin d'être, avant tout, bien définis. Mais, en tout cas je pense que oui, absolument.

Cristaldi : Vos recherches sur les neurones miroirs ont donné la possibilité d'un nouveau dialogue fécond entre science et philosophie. Pas seulement pour les savants d'orientation chrétienne, mais aussi pour les phénoménologues, pour lesquels vos recherches donnent du nouveau *food for thought*. En particulier, vu que la psychomotricité possède des bases théoriques très liées à la Phénoménologie, je vous pose la question : est-ce que vous entendez vôtre recherche proche de la recherche des savants comme Gallagher et Zahavi ?

Rizzolati : Je considère ma recherche très proche de celle de ces phénoménologues sans être toutefois tout à fait d'accord avec eux quant au corps vu comme proprioception selon la pensée de Husserl. Rappelons que pour les neurophysiologistes, la base reste le mouvement.

I.10. Interview de Howard Gardner, psychologue, Cambridge (USA)

I.10.1. Text en anglais

Date et lieu de l'interview : 06 Septembre 2010 *via* e-mail, après un premier contact direct à Cambridge au mois d'Août 2009.

Cristaldi: In a social multicultural context, the exposure to different ways and *thecniques du corps* (Marcel Mauss, 1934), that do not belong from our culture, can lead to different outcomes. To be sure, the « body intelligence » of everybody is stressed, and the how-s of learning from one to the other also becomes a critical issue for all the partners of the social meeting/clash.

Do you admit that besides negative results of such a stress, as a racist rejection of the "diverse" or its neurotic embodiment, could also exist a positive result that is an appropriate learning/acquisition of different *thecniques du corps*? In other terms, is it possible, *via* the intercultural way, to develop what you name body intelligence?

Gardner: Have not thought about this idea but it has promise. Most of us agree that your own cognition is broadened by learning different languages and spending time in different cultures. This might well be true with respect to the use of different bodily parts , gestures, motions within and across cultures. (It relates to Yo Yo Ma's idea of the Silk Road ensemble, via music). I've noted that I am uncomfortable in dealing with people who stand too close to me, in conversation, as well as individuals who rigidly withdraw from interpersonal contacts. I now realize that is my problem and one that I should be able to overcome.

Cristaldi: If we can venture the hypothesis that in the future an « *intercultural* body intelligence », could be more and more stressed and somehow even developed, could we identify a role to play for what Shaun Gallagher defines the “body image” [“the body image consists of a complex set of intentional states and dispositions (perceptions, beliefs, and attitudes) in which the intentional object is one’s own body”, Shaun Gallagher, 2005]?

Gardner: I do not know of Gallagher’s work. No doubt the bodily image of a dancer or athlete is much more developed and complex than the body image of someone like me, who is a couch potato. But if the work of Antonio Damasio and colleagues is correct, then even ordinary people have very complex and versatile bodily images, along the lines of the quote from Gallagher. Before people had complex verbal languages, I imagine that more communication took place through bodily stance and gestures. I am doubtful that a pre-linguistic communication state can be reintroduced. Yet some people are very sensitive to these bodily positions and that aids them in communication.

Cristaldi: In their particular approach Amartya Sen and Martha Nussbaum use to talk about education as a means to develop "capabilities" in a way that sometimes recalls your idea of “discipline”. In order to developing a positive “*intercultural* body intelligence”, do you see a possibility to design specifics educational (and therapeutic) activities?

Gardner: Yes, but one needs to be careful about how one conceptualizes and achieves this. As you know I speak about bodily intelligence. This is ROUTINELY misinterpreted as meaning people who like to move around and people who are hyperactive. Neither of these has ANYTHING to do with bodily intelligence. Bodily intelligence in-

volves the capacity to use one's body or part of your body to solve problems or to make things – in the manner of a surgeon or dancer or craftsperson. It has nothing to do with AMOUNT of activity, fidgeting, etc.

I.10.2. Text en français (version traduite)

Cristaldi : dans une société multiculturelle il y a différentes *techniques du corps* (Mauss, 1934) qui peuvent aboutir à des différent vécus personnels. Est-ce-que vous pensez que vôtre idée de « body intelligence » peut résulter d' un stress négatif ou d' un nouvel apprentissage de nouvelles façons d'être ?

Gardner : Je ne me jamais intéressé à ce problème , même si j'admit que la question se pose bien. Il est évident que notre culture grandit à fur et à mesure de notre contact avec d'autres langues et culture. Clairement tout ça est vrai aussi au regard de la « culture du corps ».

Cristaldi : Est-ce que nous pouvons parler d'une « intelligence corporelle interculturelle » ?

Gardner : Oui certainement,, parce qu' il n'y a pas de doute que, avant de développer les langues complexes, les hommes ont bien utilisé leur 'intelligence du corps' pour mieux communiquer entre eux.

Cristaldi : Cette *intelligence corporelle interculturelle* peut être assimilée à une 'capacité', une 'capability approach' comme Amartya Sen et Martha Nussbaum, l'ap-

pellent dans leurs travaux ?

Gardner : Oui, mais à condition de bien en préciser le concept. Cette body intelligence a souvent été mal définie et mal perçue. Les personnes ne peuvent pas posséder une forme d'intelligence d'une manière exclusive sans posséder les autres intelligences.

I.11. Interview de Shaun Gallagher, phylosophe, Florida (USA)

I.11.1. Text en anglais

Date et lieu de l'interview : San Sebastian, Septembre 2011.

Cristaldi: In a social multicultural context, the exposure to different ways and *techniques du corps* (Marcel Mauss, 1934) that do not belong to our culture can lead to different outcomes. To be sure, the "body intelligence" (Gardner, 1983) of everybody is stressed, and the how-s of learning from one to the other also becomes a critical issue for all the partners of social meeting/clash.

Do you admit that besides negative results of such a stress, as a racist rejection of the "diverse", could also exist a positive result, that is an appropriate learning/acquisition of different *techniques du corps*? In other terms, is it possible, *via* intercultural education (be it formal or informal), to develop an 'intercultural body intelligence'?

Gallagher: We should be cautious in saying "negative results". When a therapist trained in a western culture meets some child from a different culture, he or she can draw a "negative" impression about the posturing or moving of that child – and finally all that can result in some way *negatively*. Of course, some gestures could be only dif-

ferent from our owns, while others be simply pathological. Then, I think that “negative” should be taken into account only *relatively*.

Cristaldi: If we can venture the hypothesis that in the future an "*intercultural* body intelligence” is more and more stressed, but also developed, is there a particular role for the “body image” to be played [you state: “The body image consists of a complex set of intentional states and dispositions (perceptions, beliefs, and attitudes) in which the intentional object is one’s own body”, Gallagher, 2005]?

Gallagher: Let’s go back to the point of “negative” or “positive results” of the intercultural meeting, even in formal scholastic settings: to me, the “positive thing” that could draw from experiencing the diversity is that if we’re open to the other experience, we could learn, even if that result could not necessarily directly tie to the bodily technique.

Take for example of some bodily art or practice, something that is not belonging to our culture, Tai Chi: when I start to appropriate this and this Tai Chi movement, I start to use it in to my everyday movements. In that sense, that is a “positive thing”: I am appropriating something from a different culture that I wasn’t used to and I am taking it in my “bodily image”.

Cristaldi: You distinguish three intentional elements in the studies upon the body image:

– the perceptive experience,

– the conceptual understanding, and

– the emotional attitude.

You say that the conceptual and emotional aspects are influenced by various cultural and interpersonal factors; but, the contents of those factors stem from the perceptive experience (Gallagher, Zahavi, 2009, p. 225). Do you not think that the same perceptive experience of one's own body be an experience that stems in a given context and a given culture?

Gallagher: Let's take for example African-American culture with the kind of rap music and hip-hop. Those kinds of cultural practices I think have a worldwide audience, so I've seen this in Japan where teenagers are dressing like hip-hop artists in America and they're walking with the same swagger: they adopt the same posture, they adopt the same swagger and it's cool. So I think that there is a kind of intercultural bodily intelligence that comes through the media. I think we could use the body image as a way to explain what's going on, as people adopt a certain posture or a certain way of moving they are probably, to some extent, aware of what they are doing, and this is affecting their body's schema.

Cristaldi: There is no reference to culture in the definition that you furnish of body schema (Gallagher, Zahavi, 2009, p. 225). Do you not think that culture matters in the development of the body schema?

Gallagher: I think I'm maybe closer to your position on this. So when you think of the phenomenologist talks about inter-subjectivity, inter-subjectivity happens within a cultural setting. I think very much that from the very beginning we are internalising values, laws, the various practices of the culture that we're brought up in, including language, and of course, more than language. Definitively, I think that from the very begin-

ning culture starts to shape our body image and body schemas. I don't think that culture is just out there and we confront it; rather it is already internalised in our practices, in our movements, since we essentially imitate.

I.11.2.Text en français (version traduite)

Cristaldi: dans une société multiculturelle il y a différentes *techniques du corps* (Marcel Mauss, 1934) qui peuvent aboutir à différent vécus personnels. Est-ce que vous pensez l'idée de "body intelligence" de Gardner (1997) peut résulter d'un stress négatif ou d'un nouvel apprentissage de nouveaux modes d'être ?

Gallagher: Il faut être prudent quand on dit stress négatif. Quand un thérapeute dans la culture occidentale travaille avec des enfants provenant d'autres cultures, il/elle peut donner des *impressions négatives* sur les possibilités posturale et de mouvement de l'enfant. Certains gestes peuvent être simplement *divers* de nos gestes, tandis que d'autres peuvent bien être *pathologiques* Naturellement, certains gestes peuvent être divers de nos, d'autres sont simplement pathologiques. Donc, je pense que la parole « négative » soit relative.

Cristaldi: Est-ce que nous pouvons parler d'une "intelligence corporelle interculturelle"? Est-ce que l'image du corps joue un rôle particulier ?

Gallagher : Selon moi un effet *positif* de la rencontre interculturelle, également dans un contexte formel scolaire, c'est le fait que quand on s'ouvre à d'autres expériences on peut apprendre même si les résultats ne sont pas nécessairement liés aux tech-

niques du corps. Quand j'ai commencé à faire le Tai Chi, je l'ai intégré quotidiennement dans mes mouvements habituels. Dans ce sens on peut dire qu'il s'agit d'une chose positive : je me suis approprié de quelque chose qui venait d'une autre culture, que je n'avais jamais utilisé auparavant et que j'ai intégré dans mon image corporelle.

Cristaldi: Ne pensez-vous que la même expérience perceptive de son propre corps est une expérience qui découle d' un contexte et d' une culture donnés?

Gallagher: Je pense que je suis peut-être proche de vôtre position. Je pense qu'à partir de la naissance, la culture commence à façonner notre image du corps et notre schéma corporel.

Prenons, par exemple, la culture afro-américaine de la musique rap et hip-hop. J'ai vu au Japon les adolescents habillés comme les artistes de hip-hop en Amérique : ils marchent de la même façon, ils adoptent la même posture. Donc, je pense qu'il y a une sorte d'intelligence corporelle interculturelle qui vient à travers les médias. Je pense que nous pourrions utiliser l'image du corps comme un moyen d'expliquer ce qui se passe, comment les gens adoptent une certaine posture ou une certaine façon de se déplacer, ils sont probablement, dans une certaine mesure, conscients de ce qu'ils font, et cela influence leur schéma du corps.

Cristaldi: Il n'y a pas de références culturelles dans la définition que vous donnez de schéma corporel (Gallagher, Zahavi, 2009, p. 225). Ne pensez-vous que la culture participe et influence le développement du schéma corporel?

Gallagher: Je pense que je suis peut-être plus proche à vôtre position. Je pense que

du début la culture commence à façonner notre image du corps et notre schémas corporel. Je ne pense pas que la culture est juste « là-bas » en dehors et nous y confrontons avec elle. Plutôt je pense que la culture est déjà internalisée dans nos pratiques, dans nos mouvements.

I.12. Interview de Mohit Ranadip, conseiller psychiatrique, Calcutta (Inde)

Date et lieu de l'interview : Calcutta, Décembre 2009.

Cristaldi: Qu'est ce que signifie le point rouge sur le front des gens indiens ?

Ranadip: Le point rouge peut avoir différentes significations.

Chez les hommes *tika* est le symbole fait sur le devant de la tête. Il est fait avec du bois de santal et symbolise une croyance religieuse. Les femmes mariées doivent utiliser le *sindur*, un signal coloré symbole de mariage. Pour les femmes c'est seulement une mode et il n'a pas de signification religieuse.

Cristaldi: Pour nous occidentaux, vôtre façon de saluer c'est un signe de prière. Il a d' autres significations ?

Ranadip : Nous l'utilisons pour dire *bonjour* ; c'est un moyen d'accueillir et aussi de prier.

Cristaldi : Les façons d'orner le corps, par exemple, les tatouages, les boucles d'oreilles dans le nez ou les rings autour des doigts de pieds. Pour nous c'est une mode. Ont-elles une signification culturelle ?

Ranadip : Il s'agit juste de la mode et que, dans certaines zones rurales, les femmes utilisent les tatouages pour se faire tatouer le nom du mari.

Cristaldi : Vous (les Indiens), vous avez une façon particulière de remuer la tête pour signifier *merci*, *pas de quoi*, *je suis tout à fait d'accord.* Les premières fois que nous avons observé ces mouvements, nous n'arrivions pas à comprendre leur signifié.

Ranadip : Il s'agit d'un moyen d'exprimer le consentement. Dans certaines régions du sud de l'Inde, les gens utilisent le geste qui indique *non* pour signifier *oui*.

Cristaldi : Je sais que le système des castes en Inde concernent les croyances, les rituels et les crédos. Est-ce que les système des castes a une conséquence particulière sur l'identité corporelle et sur le code corporel ?

Ranadip : Les majeures différences sont dans nos pratiques religieuses. Le thème du système de castes concerne l'Inde ancienne. Aujourd'hui de nombreuses personnes n'y croient plus. En Uttar Pradesh ou au Rajasthan, les gens y croient encore. L'éducation a éradiqué le système des castes qui est très discriminante. Les castes sont : les *Brahams*, les *Kshatrya*, les *Vaishya* et les *Shudra*.

Cristaldi : La première relation mère-enfant dans la culture traditionnelle indienne: dans vôtre expérience, est-ce que vous pouvez dire que c'est la même que dans la culture occidentale ?

Ranadip : Aujourd'hui, les mères de la caste moyenne au Bengale sont plus protectrices, inquiètes, anxieuses. Elle se sentent menacés pour l'avenir de leurs enfants.

I.13. Interview de Aldo Virgilio, psychiatre, Catane (Italie)

Date et lieu de l'interview : Catane, Février 2011

I.13.1. Text en italien

Cristaldi: Quali sono le principali problematiche presentate dall'immigrato al Servizio di Psichiatria Transculturale?

Virgilio: Si possono distinguere le problematiche presentate da chi proviene dall'Est Europa da quelle presentate da chi proviene dall'Africa. Nel primo caso abbiamo maggiori casi di depressione, uso/abuso di alcool. Nel secondo caso abbiamo problematiche psicotiche e nevrotiche-depressive che si presentano in forma diversa da quelle dell'Est Europa, in cui troviamo situazioni che hanno a che fare con delusione rispetto alle aspettative di trovare un buon lavoro qui da noi. Queste donne, che si sentono come noi, appartenenti alla stessa cultura, fanno le badanti, un lavoro che preclude loro qualsiasi libertà. Sono ospiti in casa della persona di cui si occupano e lo fanno a tempo pieno, giorno e notte, senza avere, nella casa in cui vivono, alcuna padronanza di spazi e tempi.

Le donne delle Mauritius, dello Sri Lanka presentano disturbi depressivi, sono in genere problematiche relative al partner. Da un lato è presente in queste donne la volontà di integrarsi nella nostra cultura, dall'altro si scontrano con la propria cultura, quindi con il marito che rappresenta il detentore della cultura d'origine. Seguo 3 ragazzi tutt'e tre del Bangladesh e tutt'e tre con problematiche sessuali. Uno di loro tra poco tempo si sposerà al suo paese con una donna scelta dalla sua famiglia che non conosce, forse l'ha vista da bambina. Il suo timore è di non riuscire ad avere rapporti sessuali con questa donna.

Cristaldi: Qual è il dispositivo clinico che utilizzate nel vostro servizio?

Virgilio: Quando abbiamo problemi di lingua, mi avvalgo del lavoro dei mediatori culturali.

Le donne musulmane vengono sempre accompagnate dai mariti. È il marito che espone il problema, anche quando il problema riguarda la moglie. Non esiste la privacy. In caso di pazienti italiani, invito il partner ad uscire dalla stanza. Ma con queste donne, il marito resta presente anche durante le sedute di psicoterapia. Una donna mauriziana le prime volte veniva accompagnata dal marito e dalla cognata, poi veniva da sola con il marito. Successivamente, comprendendo che le sue problematiche fossero legate proprio al suo rapporto con le figure maschili della sua famiglia, padre e marito, le chiesi di parlarle da sola. Non è più venuta al servizio. Ha girato altri professionisti e poi ha fatto ritorno qui e da sola

Ha quindi compreso da sola che doveva scegliere tra la volontà del marito di essere presente durante le sedute di psicoterapia e la sua personale necessità di fare terapia da sola. In questo caso ho preferito mettere la paziente nelle mani della collega donna, comprendendo che con me, in quanto uomo, il percorso di psicoterapia sarebbe stato più difficile da intraprendere e questa scelta di farla seguire da una donna, avrebbe tranquillizzato il marito e, di conseguenza, non avrebbe creato ulteriori tensioni all'interno della coppia.

Generalmente non forzo mai la mano e rispettato questo loro modo di fare. Non chiedo al marito di uscire dalla stanza perché comprendo che la coppia non accetterebbe e, quindi, rischierei di perdere il paziente.

Cristaldi: Il tema della fiducia da parte del migrante nei confronti del nostro sistema di cura?

Virgilio: In genere hanno fiducia. È nei partner maschi che si innescano dinamiche diverse specie se il medico è un uomo. Devo dire che i pazienti in questione sono sempre molto rispettosi, più dei locali e specie gli africani e gli orientali attribuiscono al medico dei poteri superiori.

Cristaldi: E per quanto concerne la traducibilità culturale dei sintomi?

Virgilio: La lettura è diversa rispetto a quella che diamo noi. Specie nelle ragazze africane i disturbi paranoici hanno a che fare con il malocchio, gli spiriti, gli antenati, ma io non lo considero un contenuto delirante.

I.13.2.Text en français (version traduite)

Cristaldi: Quelles sont les principales problématiques présentées par les immigrés au Service de Psychiatrie Transculturelle?

Virgilio : On peut distinguer les problématiques psychiatriques selon les pays de provenance des immigrés. Ceux qui viennent d'Afrique par exemple, présentent des problématiques psychotiques et névrotico-dépressives qui se manifestent différemment par rapport à ceux qui viennent d'Europe de l'Est. La majorité de ceux qui viennent d'Europe de l'Est souffrent de dépression à cause de l'usage ou de l'abus d'alcool. Leur aspiration est de trouver un emploi chez nous. La plupart sont des femmes qui travaillent en tant que soignantes. Ce travail ne leur permet pas de jouir d'une grande liberté parce

qu'elles sont hébergées chez les personnes pour lesquelles elles travaillent à plein temps, toute la journée et toute la nuit, sans avoir donc la maîtrise de l'espace et du temps. Les femmes venant de l'île Maurice ou du Sri Lanka présentent des troubles dépressifs. Il s'agit habituellement de questions liées à leur partenaire. D'une part, ces femmes ont le désir de s'intégrer à notre culture, de l'autre, elles se heurtent à leur propre culture mais aussi à leur mari qui est le détenteur de la culture d'origine et donc du pouvoir en famille.

Les femmes venant de l'île Maurice et du Sri Lanka présentent des troubles dépressifs. Cela est dû habituellement à des questions liées au partenaire. D'un côté, ces femmes désirent s'intégrer à notre culture, mais de l'autre, elles se heurtent à leur propre culture et aussi à leur propre mari qui est le détenteur de la culture d'origine. En ce moment, je m'occupe de trois garçons originaires du Bangladesh qui ont tous les trois des problèmes sexuels. L'un des trois que va se marier dans son pays avec une femme choisie par sa famille. Il ne la connaît pas, mais peut-être l'a-t-il rencontrée dans son enfance. Sa crainte est de ne pas être en mesure d'avoir des relations sexuelles avec cette femme.

Cristaldi : Quel est le dispositif clinique que vous utilisez dans vôtre service?

Virgilio : Je travail avec des médiateurs culturels qui m'aident non seulement à surmonter les difficultés liées à la langue mais aussi à comprendre les références culturelles de chaque patient . Les femmes musulmanes sont toujours accompagnées de leur mari. C'est le mari qui expose le problème de la femme. Il n'y a pas de vie privée pour ces femmes. Quand il s'agit d'une patiente italienne, j'invite habituellement le partenaire à sortir de la salle de thérapie. Mais, avec les femmes musulmanes, le mari reste également présent pendant toute la durée de la séance de psychothérapie. Une femme mauri-

cienne qui arrive chez moi pour la première fois a été accompagnée par son mari et sa belle sœur. Ensuite elle est venue seulement avec son mari. Mais lorsque j'ai compris que ses problèmes étaient liés à sa propre relation avec les figures masculines de sa famille, père et mari, je lui ai demandé de faire ces rencontres toute seule. Alors, elle n'est plus venue dans le service. J'ai su qu'ensuite elle a consulté d'autres professionnels et qu'enfin, elle est retournée dans mon service toute seule. Elle a compris finalement qu'elle devait choisir entre la volonté de son mari à être présent lors des séances de thérapie et son besoin personnel de se soigner d'une façon adéquate. J'ai choisi de faire suivre cette patient par ma collègue, me rendant compte qu'avec moi, en tant qu'homme, le chemin de la psychothérapie serait plus difficile à entreprendre. D'autre part, ce choix avait rassuré son mari et, par conséquent, ceci n'avait plus créé de nouvelles tensions dans le couple. Généralement, je respecte les façons de faire des patients. Je ne demande plus au mari, dans ces cas-là, de quitter la salle parce que je comprends que le couple n'est pas d'accord et que par conséquent, je risque de perdre le patient.

Cristaldi: Est - ce que les immigrés ont confiance dans notre système de santé ?

Virgilio : Oui , ils ont confiance. Il est vrai que, chez les partenaires masculins , des dynamiques différentes se déclenchent, surtout si le médecin est un homme. Je dois dire que les patients en question sont toujours très respectueux, gentils et la plupart des Africains et des Orientaux attribuent au médecin des pouvoirs supérieurs.

Cristaldi : Et en ce qui concerne la traductibilité culturelle des symptômes?

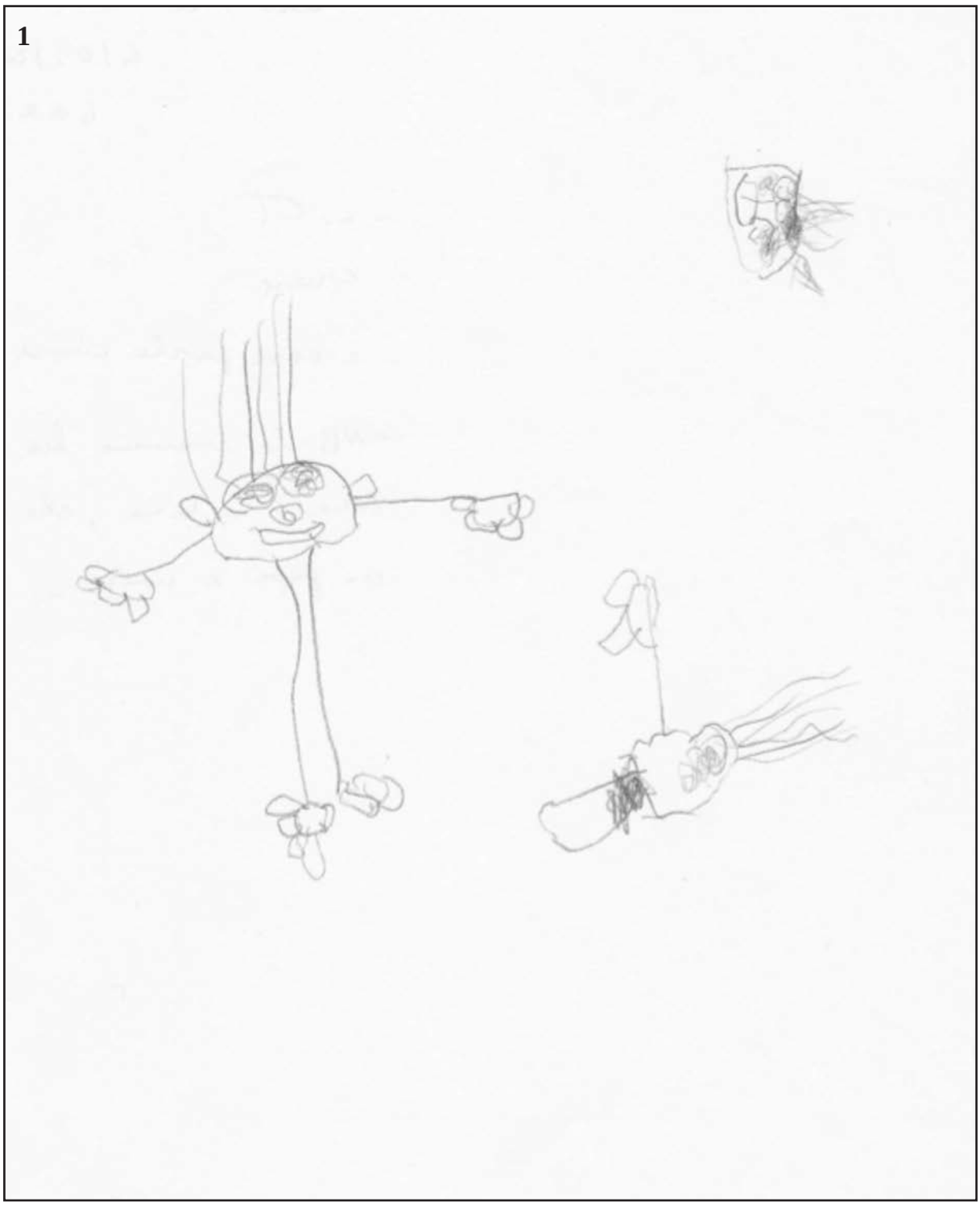
Virgilio : La lecture des symptômes est différente par rapport à nos références cul-

turelles. Particulièrement chez les jeunes femmes africaines par exemple où les troubles paranoïdes ont un lien avec le mauvais œil, les esprits, les ancêtres. Grâce aux médiateurs culturels africains, j'ai pu comprendre que je ne dois pas considérer tout cela comme étant un contenu délirant.

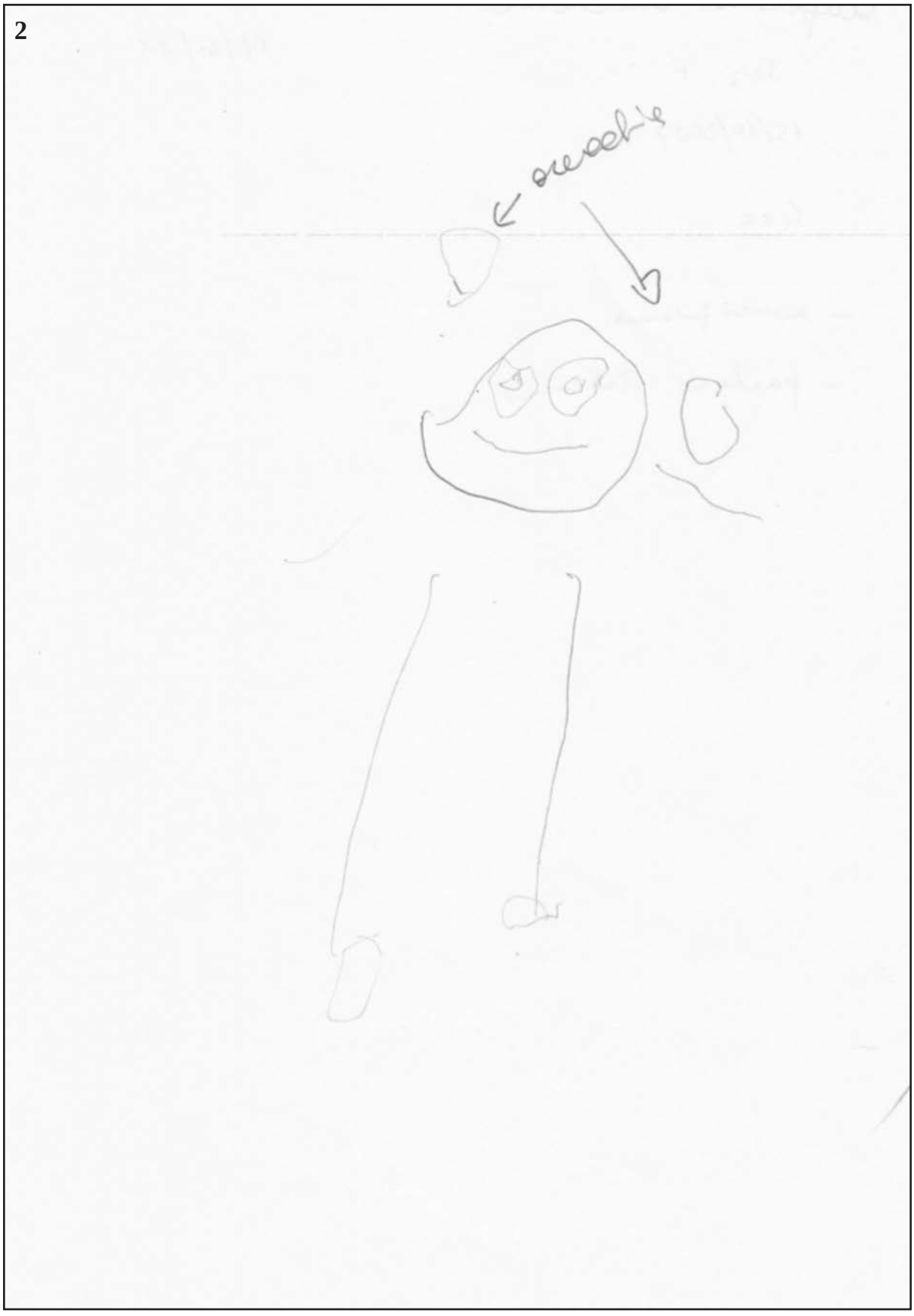
ANNEXE II. Hypothèse opérationnelle n. 2: Le schéma corporel a-t-il une nature intimement culturelle ?

II.1. Les dessins des enfants de Catane, (Italie)

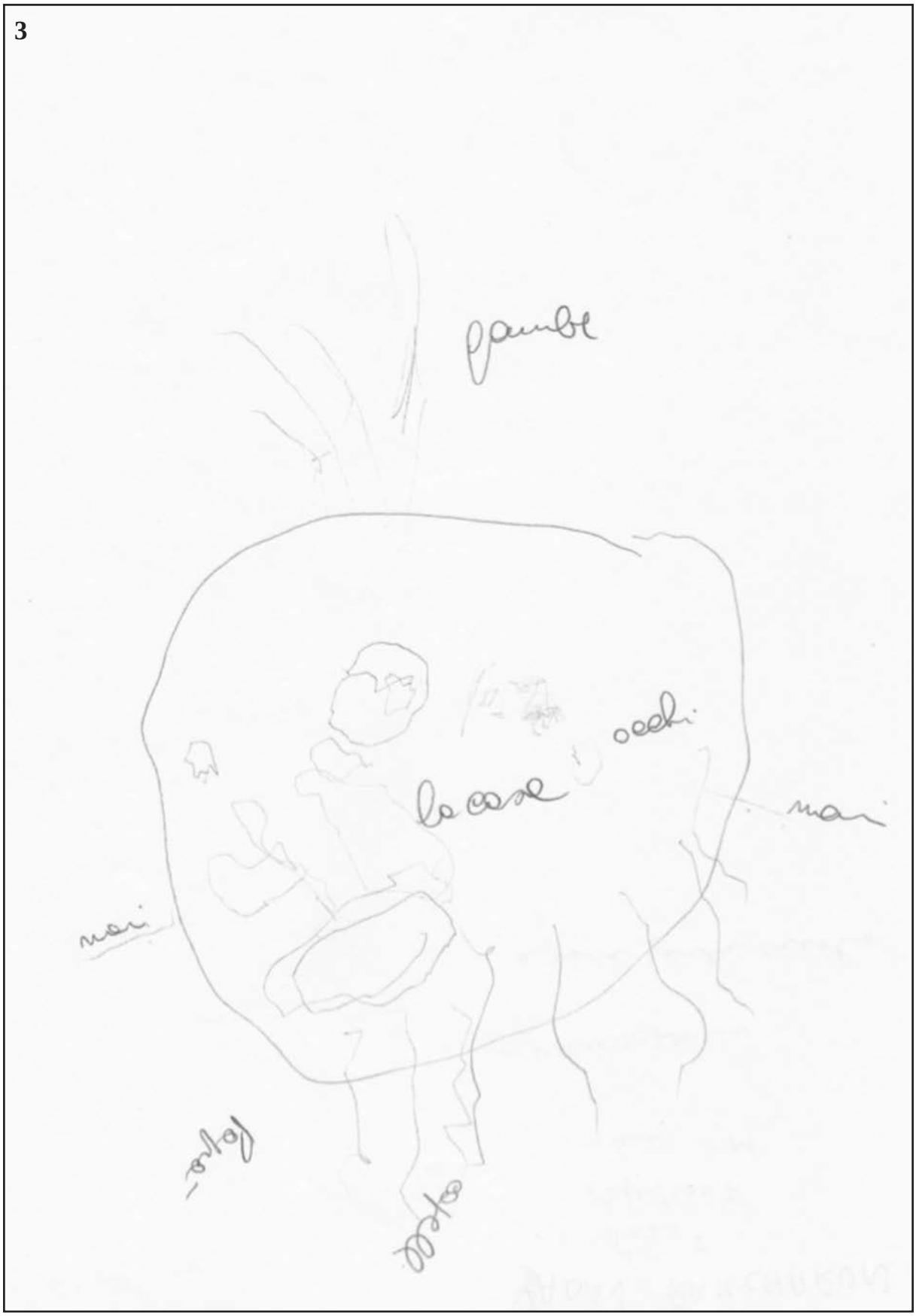
1



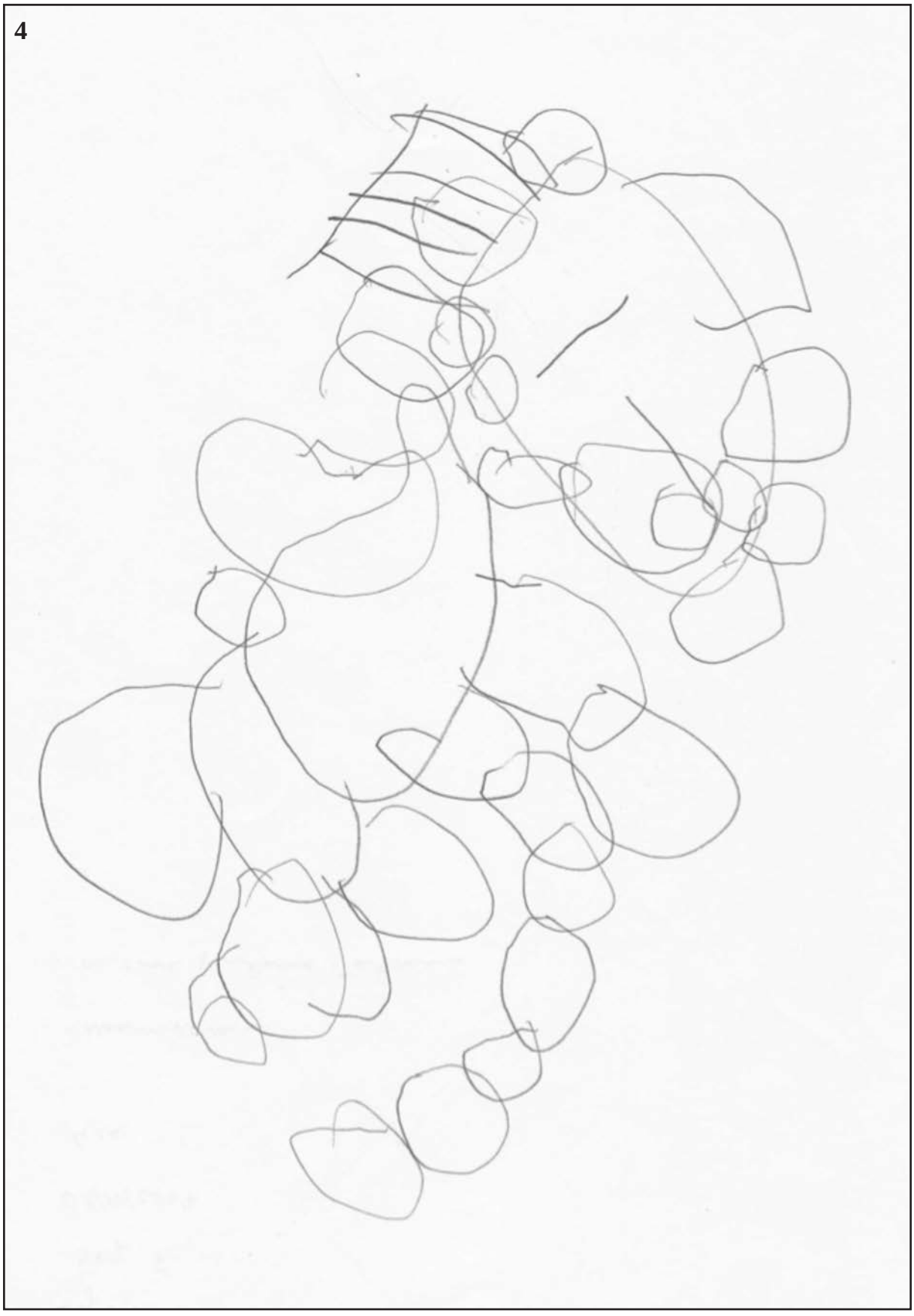
2



3



4

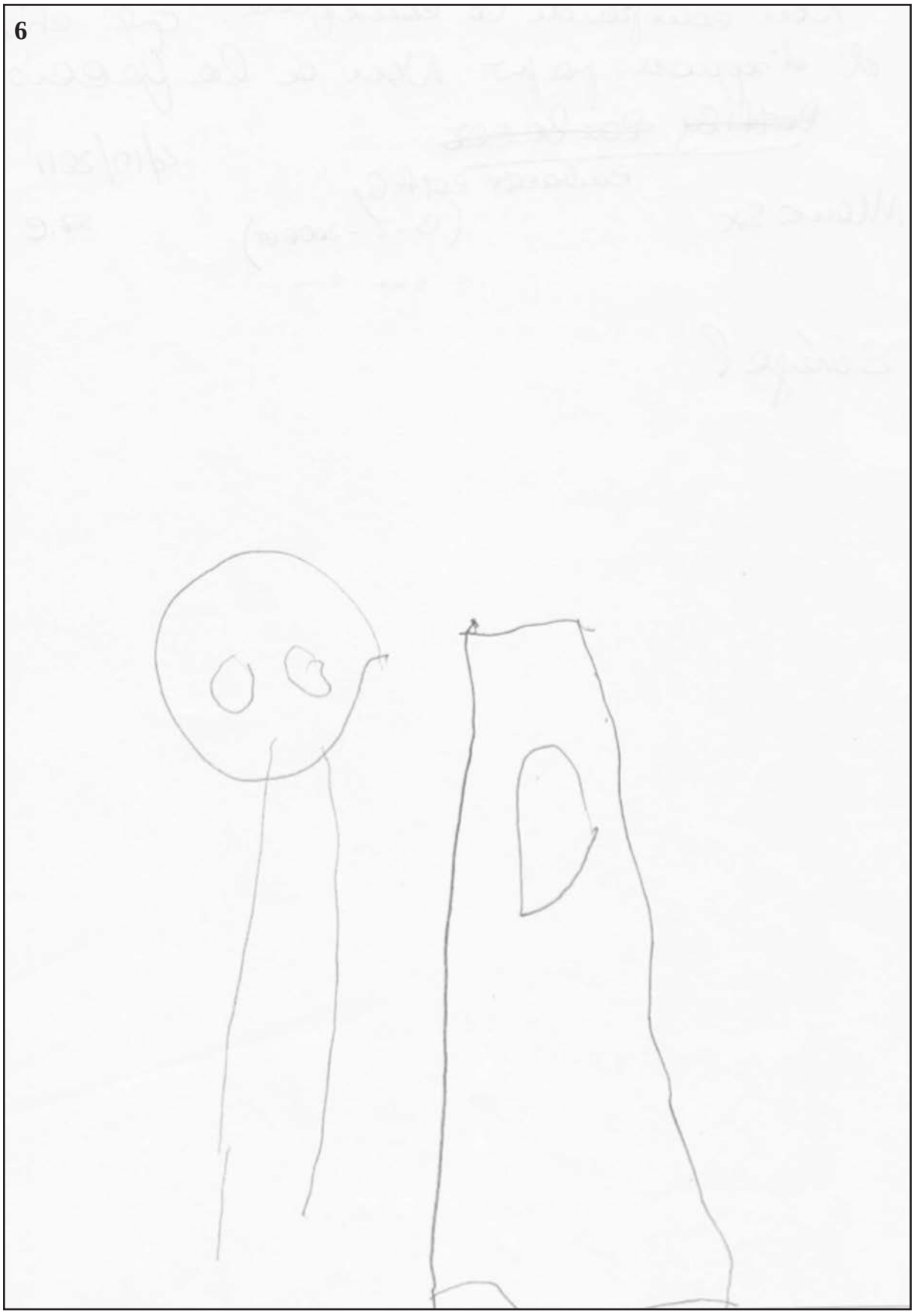


5 SOW 23/2/2007 SEZ.e. 4/70/2

CT

4aa 8 m

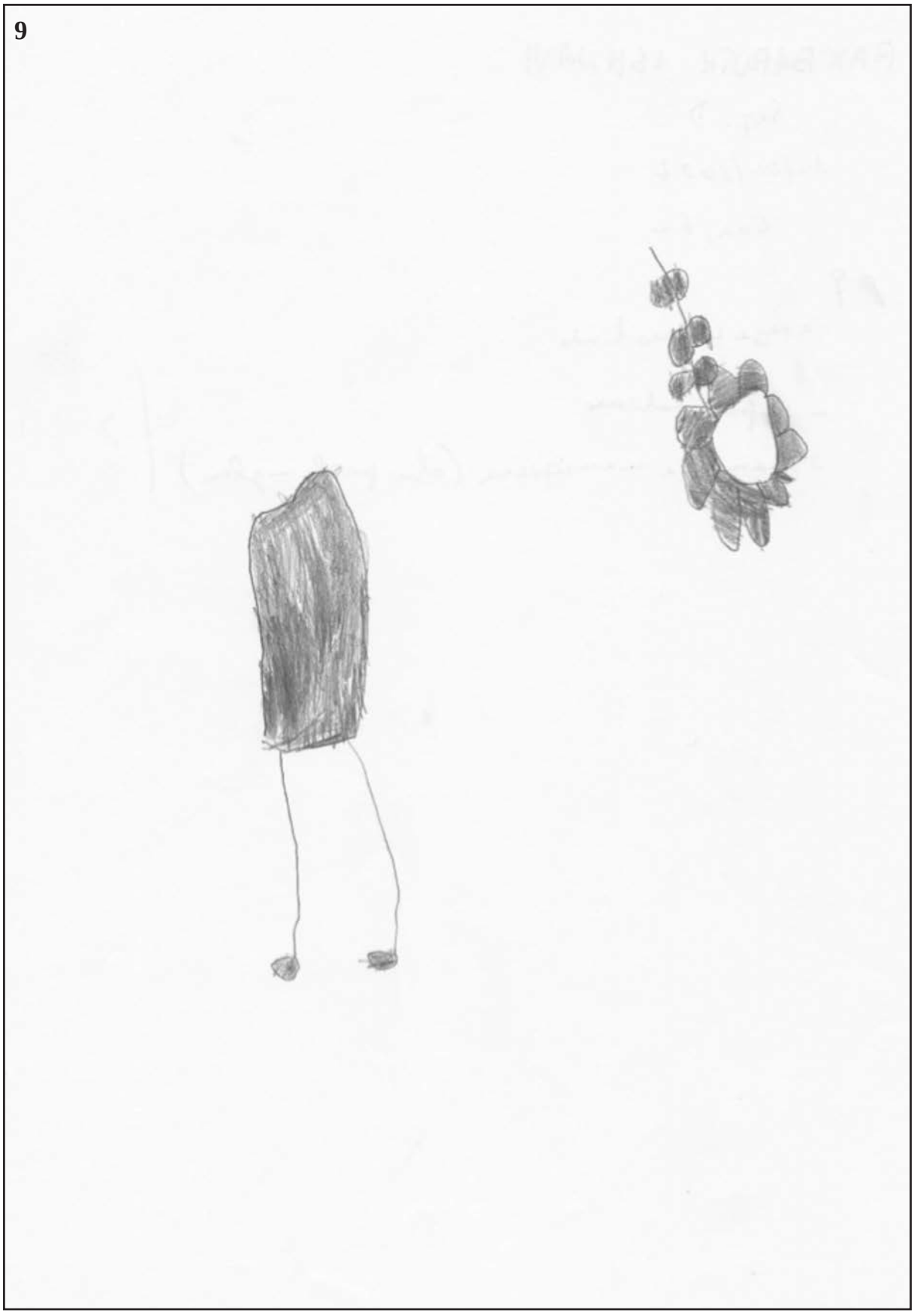
6



7

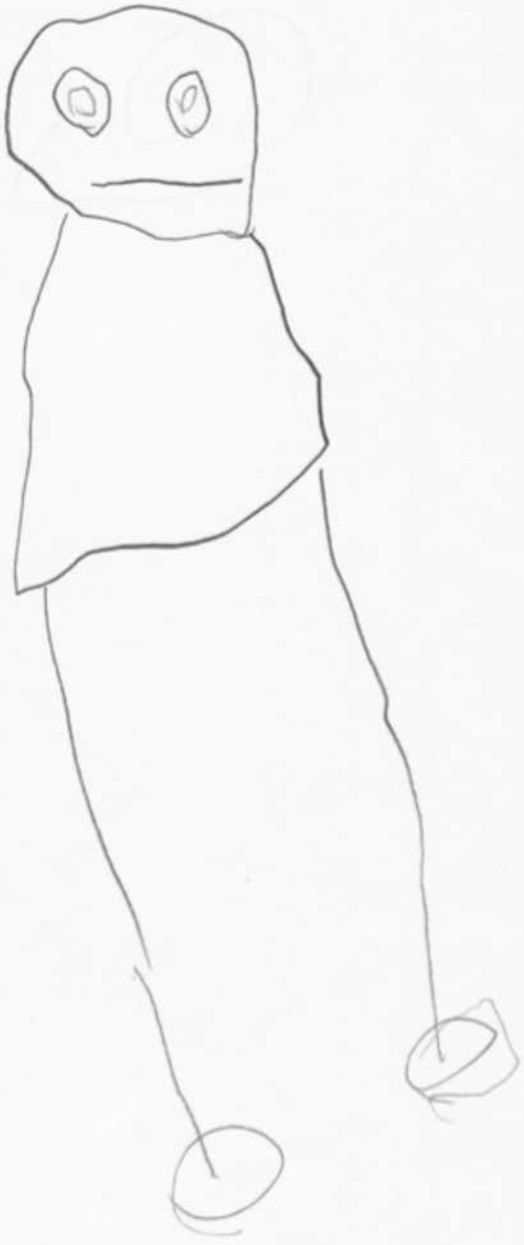
8

9



10

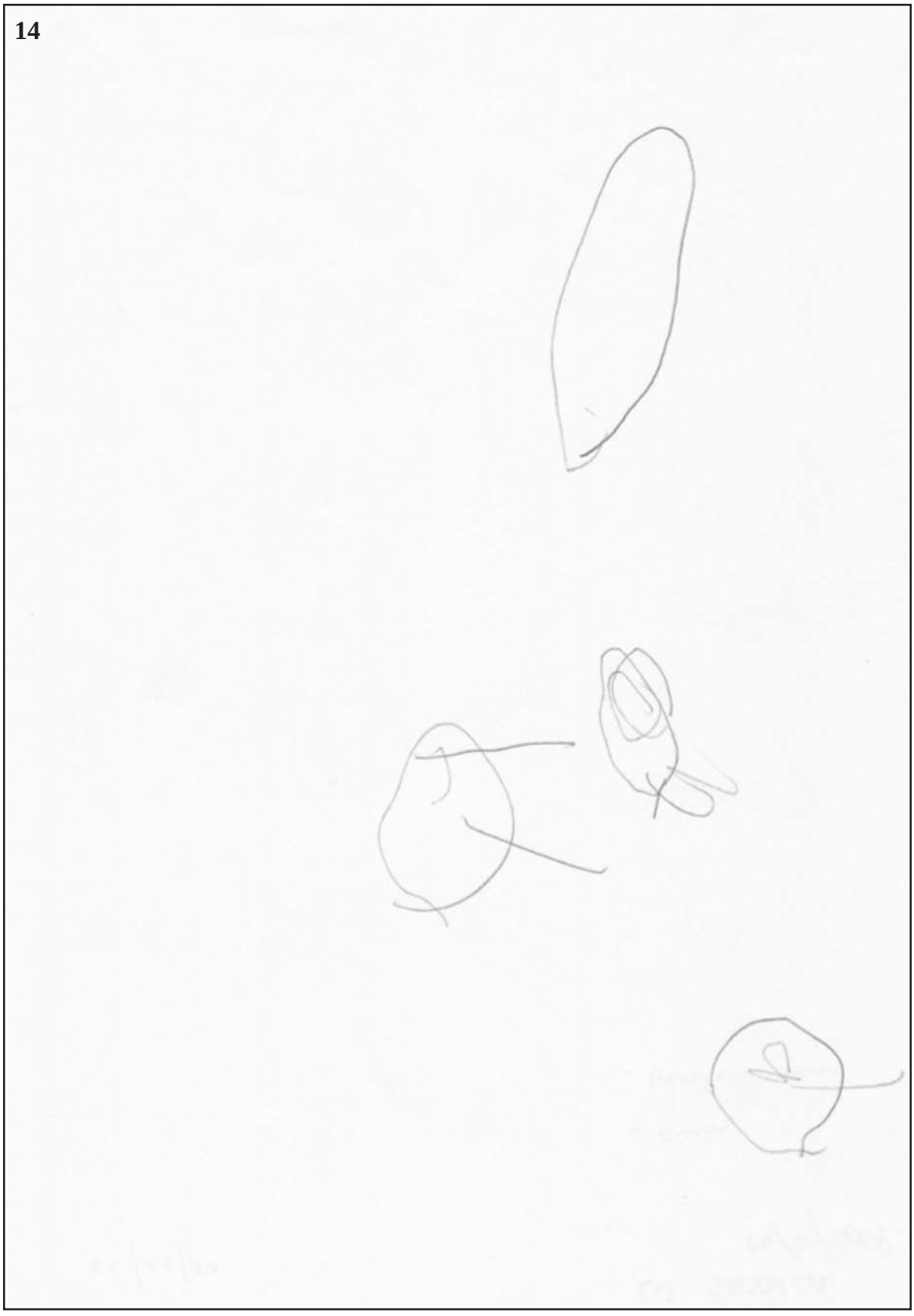
11



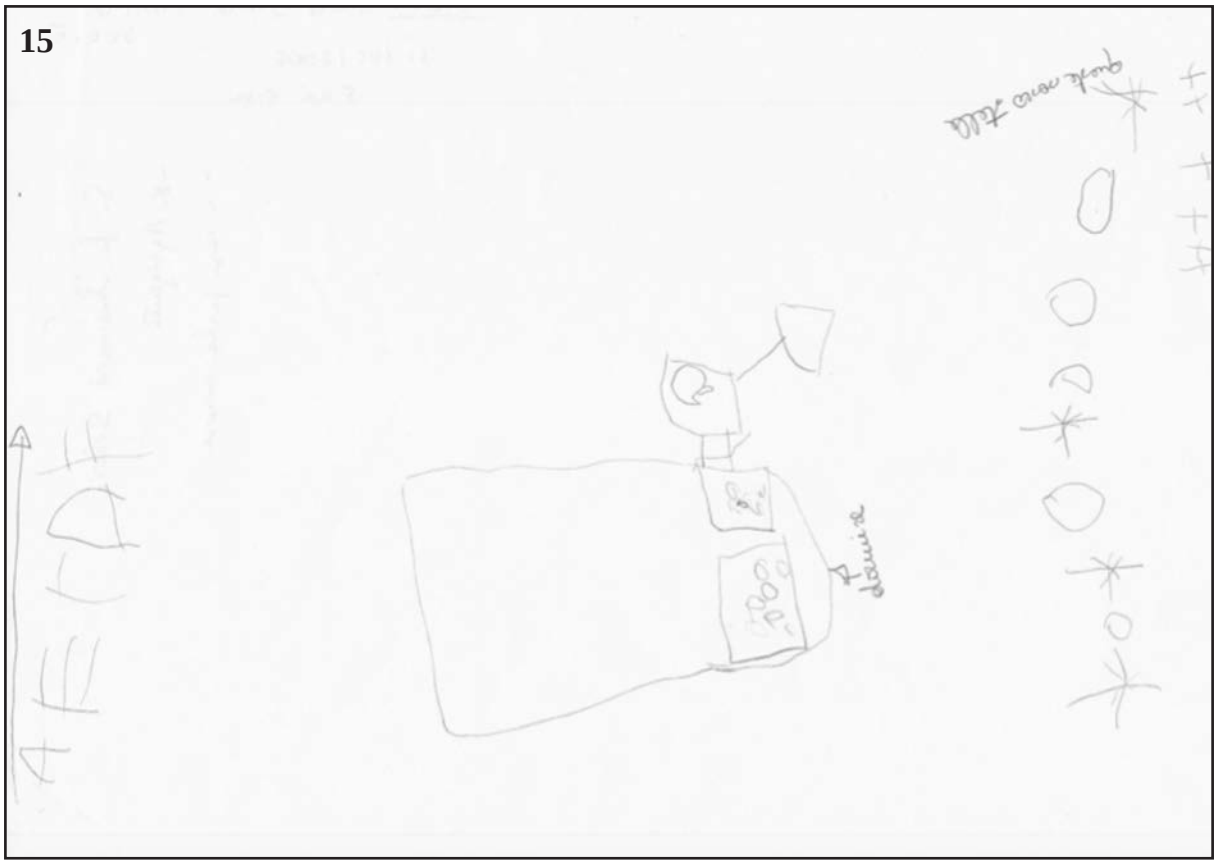
12

13

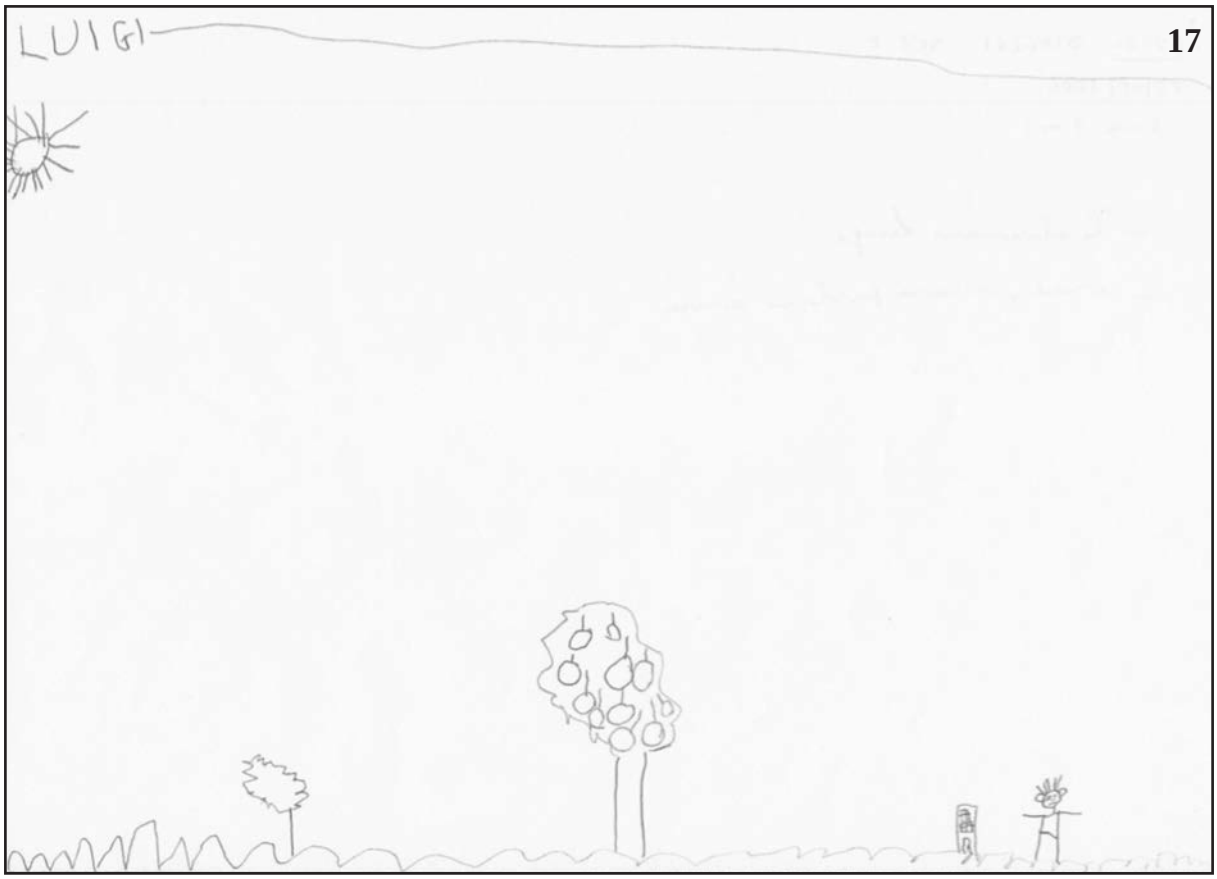
14



15



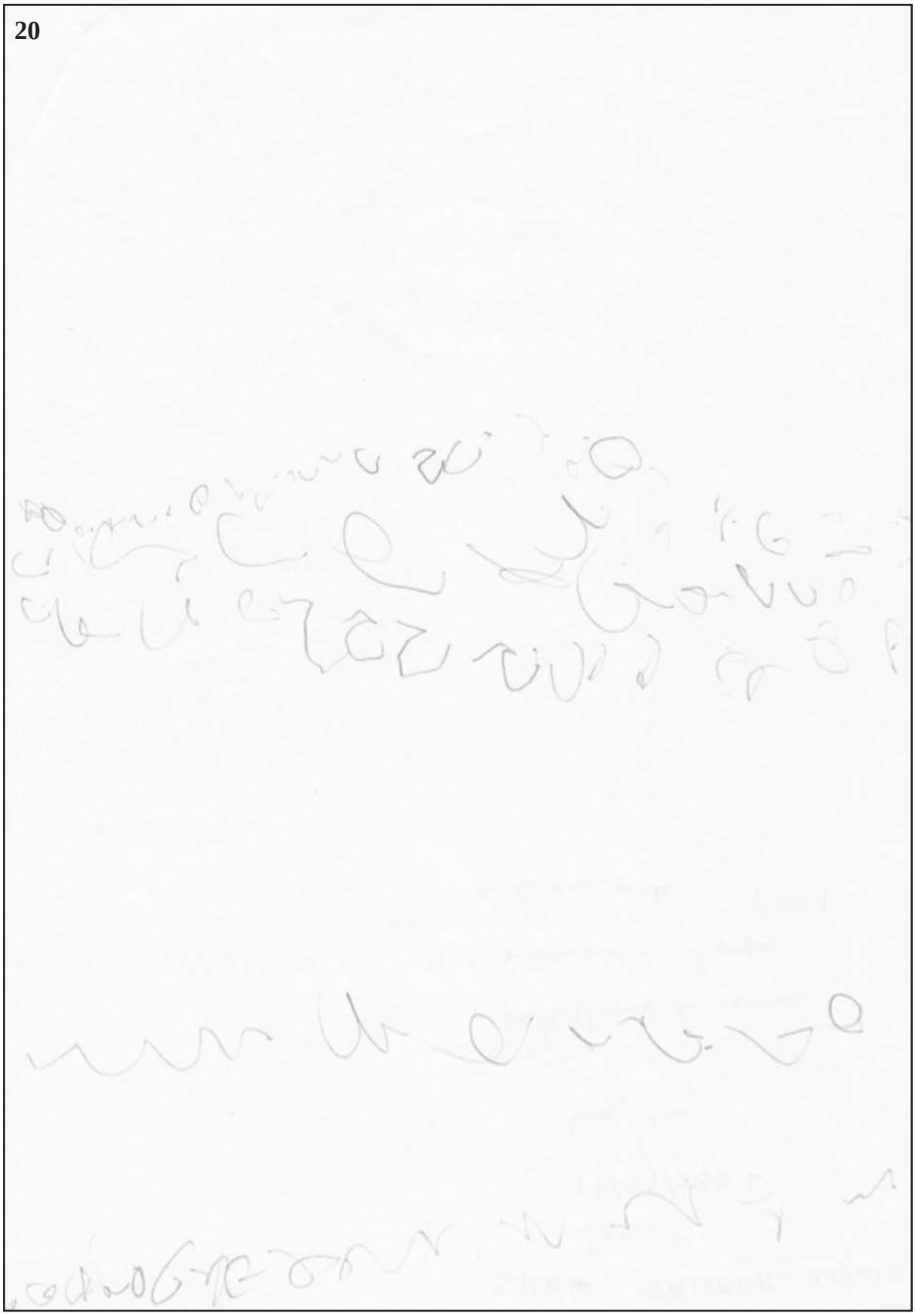
16


LUIGI
17

18

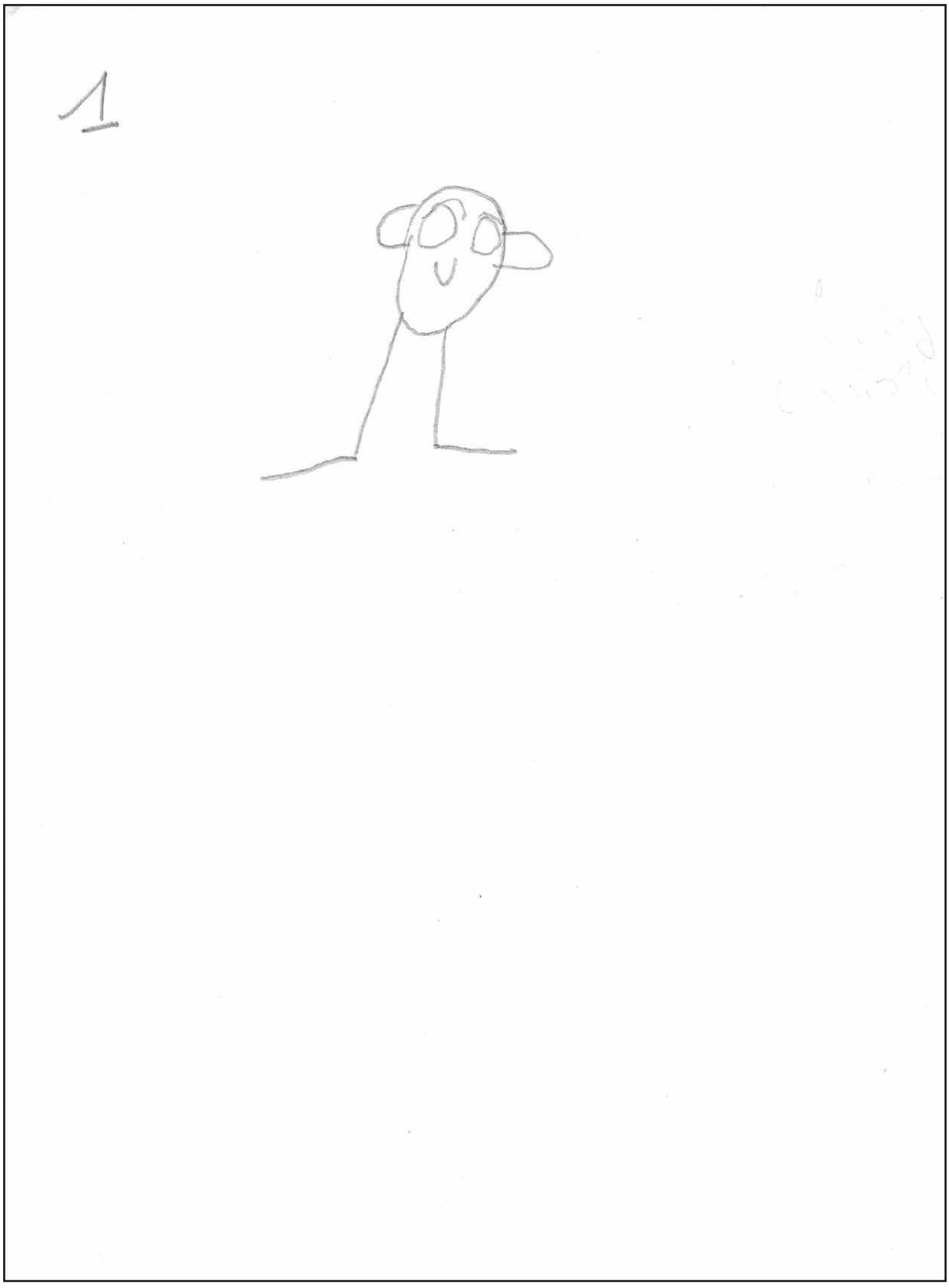
19

20



21

II.2. Les dessins des enfants de Douala (Cameroun)

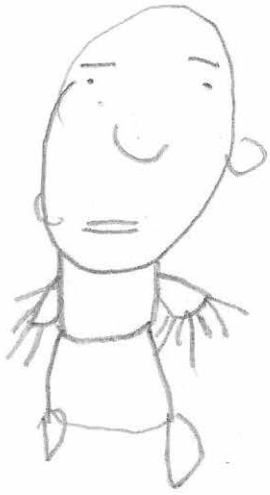


2

3

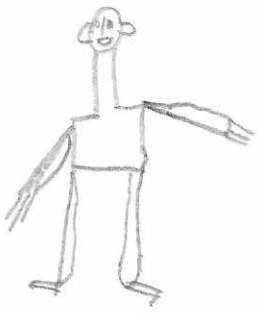
4

5



6

7



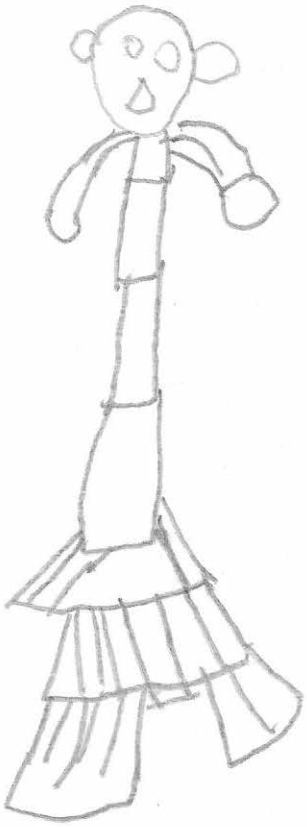
8

9

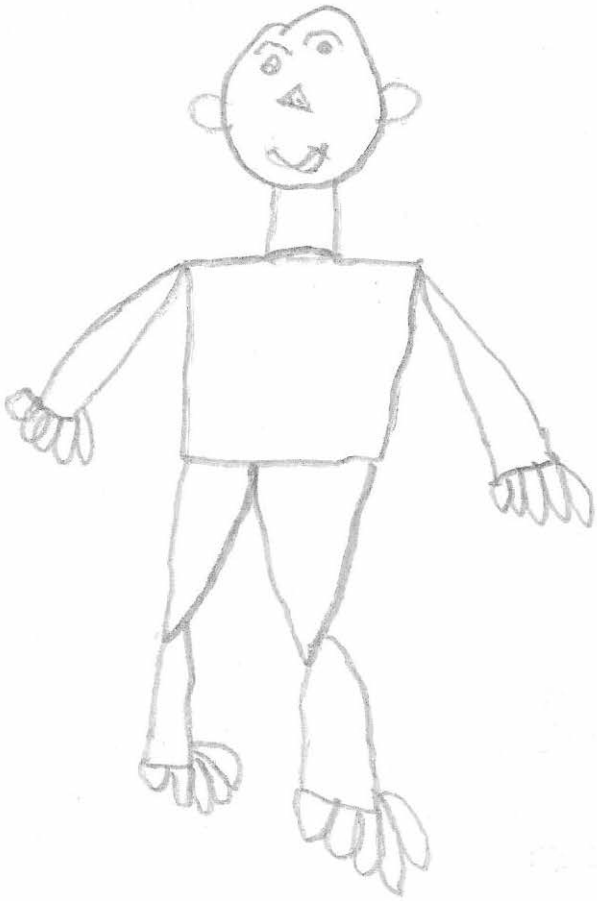
10

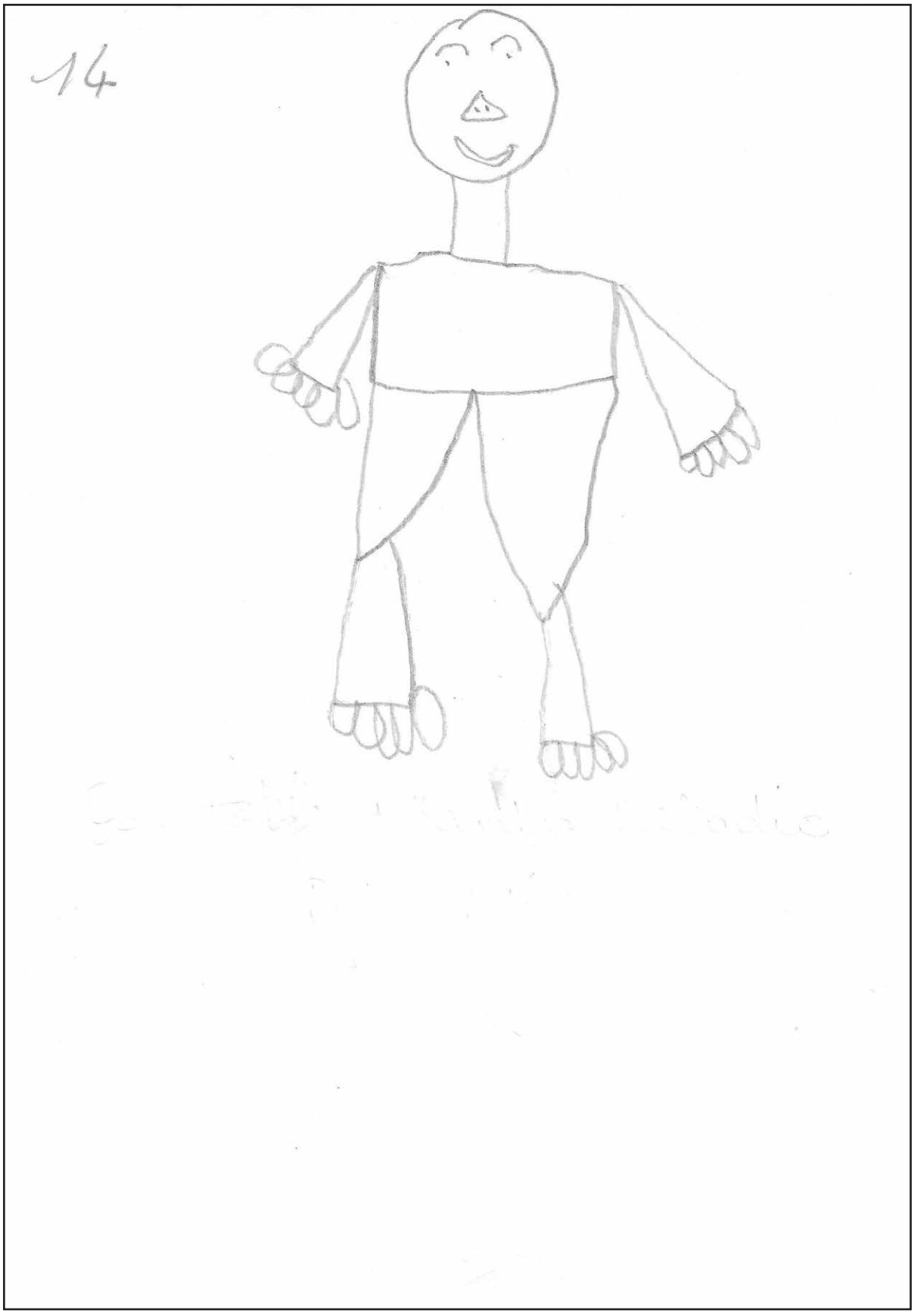
11

12

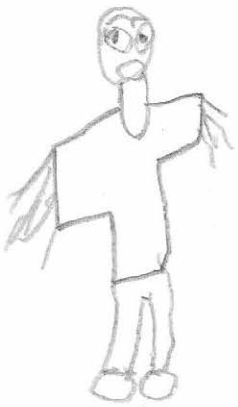


13



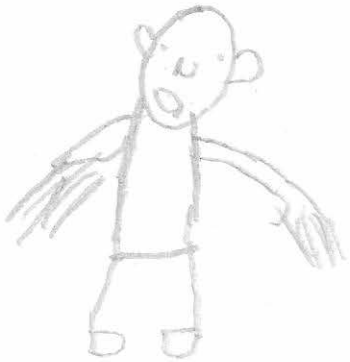

14

15



Aau

16



ANNEXE III. Hypothèse opérationnelle n. 3 : La conscience du corps a-t-elle une nature intimement culturelle ?

III.1. Informations tirées d'Internet

14 Juin 2012

- « povere ragazze.... qlcno gli dica d sedersi normalmente!!!! XD e di aver cura delle proprie gambe!!! nn s possono vedere queste gambe così devastate.... che poi spesso sn proprio arcuate..... capisco il discorso della cultura diversa ectectectecet ma esteticamente parlando i passi sn poco fluidi nn c'è eleganza questo è innegabile che poi loro siano così convinti che invece sia sexy... beh.... buon per loro!!! preferisco la camminata occidentale!!!"
  (www.youtube.com/watch?v=uGf7aYIfGhk)

- « Les pauvres [...] je comprends le fait que la culture soit diverse, mais esthétiquement la démarche est peu fluide, ce n'est pas élégant, on ne peut pas le nier. Mais comme elles sont convaincues que c'est sexy … alors … tant mieux pour elles. Je préfère la démarche occidentale. ».

- « Ce n'est pas une malformation, c'est simplement une façon se rendre gracieuse »
  (www.youtube.com/watch?v=uGf7aYIfGhk).

– «[…] Elles utilisent des talons de 20cm, mais elle marchent d'une manière absurde et elles sont plus petites de 10cm parce qu'elles ne sont pas capables de marcher avec des talons »
(www.youtube.com/watch?v=uGf7aYIfGhk).

1. 15/11/2007, 07h02 #1

Shippo

Les japonaises et les talons

Bonjour à tous !

Voici un p'tit post pour aborder un sujet tout à fait anodin : trouvez- vous que les japonaises marchent élégamment ?

Pourquoi cette question ? Tout simplement car j'ai remarqué qu'il y a beaucoup de femmes ici qui ont une démarche plutôt étrange, surtout lorsqu' elles portent des talons ! Quel dommage, car par ailleurs je trouve que les femmes et particulièrement les jeunes savent très bien mettre leurs jolies jambes en valeur , mais quelle déception de les voir galérer avec les talons hauts !
Mesdemoiselles et mesdames, ne me jeter pas la pierre en me disant "Ouai, ben essayes donc de mettre des talons, et tu vas voir si tu vas bien marcher". Oui je me doute bien que ce n'est pas si facile, mais je n'ai jamais eu cette impression en France , en tout cas pas d'en d'aussi grandes proportions !

Répondre en citant

3. 15/11/2007, 07h09 #2

lola

C’est vrai que moi aussi j’ai souvent été amusée et voir certaines Japonaises galérer sur leurs hauts talons !

Ca m’est aussi arrivé en France , mais les Japonaises semblent fan des talons aiguilles , moins vus en France au quotidien en tous cas...

J’ai aussi été épatée d’en voir certaines en talons aiguilles à Disneyland ! Quand je demande pourquoi à mes amies, elles me disent que lors de rendez-vous avec leur chéri , elles veulent être belles et sexy...

C’est pas gagné !

Répondre en citant

5. 15/11/2007, 07h10 #3

fujijana

Bonjour,

je te jetterais pas la pierre, je suis la première a dire a une japonaise d’acheter des chaussures plates quand je vois qu’elles savent pas marcher avec.

après observation , on remarque que celles qui galerent sont celles qui marchent les jambes en dedans (les pieds qui regardent a l’ intérieur) et c’est techniquement impossible de marcher alors avec des talons joliment.

Mais au Japon cette façon de marcher est aussi considérée comme kawaii, donc ....

A la fac d’ osaka , au dortoir, j’avais file des cours aux japonaises pour marcher

correctement. Honnêtement c’est quasi impossible, car c’est morphologiquement qu’est le probleme. Genous a l’intérieur, pas bon alignement de la jambe.

Répondre en citant

8. 15/11/2007, 07h16 #5

c est l une des premieres choses qui m a surprise au japon !

j avais en fait peur pour elles pensant qu elles allaient se casser la figure au moindre pas !! mais non, elles tiennent bien !

et disney encore ca n est rien ! ce qui me surprend le plus, c est lorsqu elles font du tourisme et vont visiter les temples en talons aiguilles !!

en general pour acceder aux temples, il y a soit beaucoup de marches, soit un long chemin de petits cailloux, voire les 2... c est deja pas evident de marcher la dessus avec des petits talons, mais avec ce qu elles portent !!!!

j en serais presque admirative... si je n avais pas pitie de les voir marcher de facon si stupide !!

en plus, retirez leur leurs chaussures et regarder leurs pieds ! ils sont completement deformes (chaussures trop pointues au bout) avec des bosses partout et des pansements... vraiment moches !!

donc oui, elles savent mettre leur jambes en avant (et elles peuvent !)... mais ca n est que la " surface"...

mais peut etre ne suis-je qu une francaise jalouse de ne pas avoir leur jambes a montrer !!!

Google.Uk

Are Japanese Women Intentionally Pigeon-Toed? at Tokyo360.net

*tokyo360.net/?p=74*Copia cache - Simili

Are Japanese Women Intentionally Pigeon-Toed?

By Asian American in Tokyo | May 30, 2007

Update (June 19, 2008):

« Ever notice how the vast majority of Japanese women walk with their toes pointed inward? The cause for this isn't conclusive, but debate about it rages across the Internet. If you don't believe me, use your favorite search engine and enter the terms "Japanese" "pigeon" and "toed" – see what results you get. […] It's interesting that while Japanese people may consider it feminine, or demure, and generally attractive, foreigners new to Japan usually exclaim "what's wrong with these women – they can't walk in heels!" » *(tokyo360.net/?p=74).Copia cache - S*

Est-ce que tu as déjà observé comme la majorité des femmes japonaises marchent avec les genoux tournés vers l'intérieur? Personne ne sait vraiment pourquoi ç' est comme ça même si tout le monde en parle sur internet. Si tu ne me crois pas, va voir toi-même à travers ton moteur de recherche, écris les termes "Japonaise", "pigeon" et "genoux", et vois ce qui arrive […]. Il est intéressant de noter que, même si les japonaises considèrent ça comme particulièrement féminin ou pudique, et en général attractif, celui qui est étranger au Japon, va s' exclamer normalement: "Il y a quelque chose qui ne va pas avec ces pauvres femmes – elles ne peuvent pas marcher comme ça!"

1. *Amanda* Says:

   March 13th, 2008 at 2:55 pm

   « I read an entire analysis of this once, a woman, a professor somewhere I think, noticed this while she was in Japan and became obsessed with finding out why. She asked all these women why they were walking that way and they seemed to think it came naturally, which would lend itself more to the sitting position explanation… who knows […].

   http://bp1.blogger.com/_ViWz5sIvvqE/Rye4V7kFRUI/AAAAAAAAA00/b6mU31mG5Rk/s400/japon+-+piernas+torcidas.jpg

   J'ai lu une analyse entièrement sur ça, une fois; je crois qu'elle avait été écrite par une professeur titulaire dans une école quelconque :elle disait qu'elle avait noté ça pendant qu'elle se trouvait au Japon et était anxieuse de comprendre pourquoi. Elle allait demander à toutes les femmes pourquoi elles cheminaient de cette manière et si elles pensaient que la chose était tout à fait normale, naturelle, sans besoin d'une explication Sparticulière.

2. *Toumori* Says:

   November 20th, 2008 at 8:41 pm

   « Ah, I have to lean towards the seiza explaination. I've been doing martial arts since I was a little kid, and I have to intentionally focus on NOT pointing my toes inward. If I'm not paying attention, I occasionally find myself standing this way! »

   Ah, je suis favorable à une explication facile. J'ai pratiqué les arts martiaux depuis l'enfance et j'ai du intentionnellement me concentrer sur mes pas pour tourner mes ge-

noux vers l'intérieur. Si je ne me concentre pas sur ça, alors je me rends compte que, sans le vouloir, mes genoux tournent vers dedans!".

3. *Sasha* Says:

February 12th, 2009 at 8:56 pm

« I have noticed this with a lot of American girls, too. A new trend? »

J'ai noté que ça arrive quand même avec beaucoup de femmes américaines – est-ce que c'est une nouvelle tendance?"

4. *Amy* Says:

September 12th, 2009 at 10:59 am

« I'm not sure it is intentional. I was born and raised here in an American household like most other white kids, except I am Japanese by blood. I was never taught to speak in a high voice or shown how to stand pigeon-toed. I'm pretty much "white" in my brain. But when I stand and look down at my feet, they point together, though I don't walk that way. I have a very small voice that is mistaken for a child's all the time. I don't try to be cute; I hate being girly. …just a personal case study ».

Je ne suis pas sure que ce soit voulu. Je suis née et j'ai grandi ici dans une maison américaine comme toutes les jeunes blanches, même si mon sang est japonais. Personne ne m'a enseigné à parler à haute voix ou comment tourner les genoux vers dedans. Je me sens "blanche" dans mon esprit. Mais, lorsque je me lève et je regarde mes pieds, je vois qu'ils tournent tout seuls vers l'intérieur, même si je ne marche pas de cette manière. J'ai

une petite voix , qui n’est pas toujours bonne pour les enfants. Je ne veux pas être trop intelligente; prendre l’attitude de la belle fille, ça ne me plait pas du tout … peut-être, je suis un cas particulier!

ANNEXE IV. Hypothèse opérationnelle n° 4: La mémoire du corps a-t-elle une nature intimement culturelle ?

IV.1. Interview de Wei Bai, médiatrice culturelle

IV.1.1. Text en italien

Date e lieu de l'interview : Mars 2011, Catane.

Cristaldi : Quando dico "*techniques du corps*, a cosa pensi?

Bai Wei : La prima cosa che penso è il funzionamento del corpo, la medicina, ma anche l'arte, la danza, in generale il movimento del corpo.

Cristaldi : Quando dico memoria del corpo, a cosa pensi ?

Bai Wei : Prima di tutto penso alla memoria del cervello. Secondariamente, penso a qualcosa di naturale : penso di fare una cosa e il mio corpo sa come farla, senza riflettere.

Cristaldi : Sapresti descrivermi i modi che sono specifici della tua cultura relativi a : salutare, mangiare, lavarsi, curarsi, vestirsi ?

Bai Wei : Per esempio : quando mangiamo un pezzo di pollo con l'osso, lo teniamo con le mani e non appena finiamo di mangiarlo, abbiamo l'abitudine di leccarci le

dita, uno per uno. Mio marito mi dice che a casa nostra posso fare come voglio, ma, quando siamo fuori, non è educato farlo.

Quando salutiamo, è sufficiente un'occhiata o un piccolo movimento della testa, non è necessario dire 'ciao', 'come stai ?', etc. Quando parliamo tra di noi, noi non facciamo tutti i movimenti che fate voi, voi italiani. Noi stiamo più fermi. Voi siete più aperti.

Per quanto riguarda curarsi: ci curiamo particolarmente i piedi. I cinesi, quando si trovano all'estero, hanno bisogno d'acqua calda per lavarsi i piedi. Noi li laviamo e li massaggiamo tutti i giorni.

Quando mangiamo gli spaghetti, utilizziamo i bastoncini e facciamo rumore; è normale! Significa che apprezziamo. I giapponesi fanno nello stesso modo. Quando mi trovo qui, devo fare attenzione a non farlo. Quando sono in Cina, lo faccio naturalmente. Quando ritorno in Cina, c'è qualcosa che viene fuori dal mio corpo spontaneamente.

Cristaldi : Pensi che, dopo la migrazione, questi rituali legati al corpo : salutare, lavarsi, etc. subiscano dei cambiamenti che possono essere tradotti in termini di comportamenti e modi di fare?

Bai Wei : Sì, quando mio marito mi dice che qui non è educato fare qualcosa, io non ne comprendo il perché. Da me si tratta di cose che facciamo molto naturalmente, quindi qui devo fare attenzione a non fare dei movimenti che avevo già acquisito automaticamente.

Questo non è naturale per il mio corpo.

Cristaldi : Hai vissuto situazioni di stress psico-fisico a causa della migrazione ? Se sì, qual è la prima cosa che hai pensato di fare? Cosa hai fatto?

Bai Wei : La prima cosa che mi ha causato stress è stata la lingua. La lingua fa parte dei movimenti del corpo. Per me questo è stato molto difficile … In Cina noi abbiamo la medicina occidentale e quella tradizionale. Io faccio riferimento alla medicina occidentale anche in Cina, ma ciò dipende dal problema … Qui, non mi sento a casa mia. Sono lontana dalla mia cultura, dalla mia educazione e dalla mia lingua.

IV.1.2. Text en français (version traduite)

Cristaldi : Quand nous disons "*techniques du corps*, à quoi pensez-vous?

Bai Wei : La première chose que je pense est le fonctionnement de la médecine. Aussi l'art, la danse, en général, le mouvement du corps.

Cristaldi : Quand nous disons *mémoire du corps*, à quoi pensez-vous?

Bai Wei : Tout d'abord je pense à la mémoire du cerveau. Deuxièmement, je pense à quelque chose de naturel : je pense faire une chose et mon corps sait comme le faire, sans réfléchir.

Cristaldi : Est-ce que vous savez décrire les moyens propres à vôtre culture pour : saluer, manger, se laver, se soigner, s'habiller ?

Bai Wei : Par exemple : quand nous mangeons un morceau de poulet avec un os,

nous le tenons avec les mains et lorsque nous avons fini de le manger, nous sommes habitués à nous lécher les doigts un à un. Mon mari me dit que chez nous je peux faire ce que je veux, mais que, quand nous sommes en dehors de chez nous, ce n'est pas poli de le faire.

Quand nous saluons, il suffit d'un coup d'œil ou d'un petit mouvement de la tête, ce n'est pas nécessaire de dire 'ciao', 'comment ça va ?', etc. Quand nous parlons entre nous, nous ne faisons pas tous les mouvements que vous faites, vous les Italiens. Nous sommes plus immobiles. Vous êtes plus ouverts.

En ce qui concerne se soigner : nous soignons particulièrement les pieds. Les Chinois, quand ils se trouvent à l'extérieur de leur pays, ont besoin d'eau chaude pour se laver les pieds. Nous pouvons éviter de prendre une douche pour un jour, mais pas les pieds. Chaque jour, nous les lavons et nous les massons.

Quand nous mangeons des spaghettis, nous utilisons les baguettes et nous faisons du bruit ; c'est normal. Ça signifie que nous apprécions ce que nous sommes en train de manger. Les Japonais font de la même façon. Quand je suis ici, je dois faire attention de ne pas le faire. Quand je suis en Chine, je le fais naturellement. Quand je retourne en Chine, il y a quelque chose qui vient spontanément en dehors de mon corps.

Cristaldi : Est-ce que vous pensez que, après la migration, ces rituels liés au corps : saluer, se laver, etc. subissent des changements que l'on peut traduire en terme de comportements et de façons de faire ?

Bai Wei : Oui, quand mon mari me disait qu'ici ce n'est pas poli de faire quelque chose, je ne comprenais pas pourquoi. Chez moi il s'agit de choses que nous faisons très

naturellement, donc je dois faire attention à ne pas faire des mouvements que j'avais déjà acquis automatiquement. Ce n'est pas naturel pour mon corps.

Cristaldi : Est-ce que vous avez vécu des situations de stress psycho-physiques à cause de la migration? Si oui, quelle est la première chose que vous avez pensé faire ? Qu'avez-vous fait ?

Bai Wei : La première chose qui m'a causé du stress a été la langue. La langue fait partie des mouvements du corps. Pour moi, ça a été très difficile … En Chine nous avons la médecine occidentale ou la médecine traditionnelle. Je fais référence à la médecine occidentale aussi en Chine, mais ça dépend du problème … Ici, je ne me sens pas chez moi. Je suis loin de ma culture, de mon éducation et de ma langue.

DVD de l'enregistrement des interviews des médiateurs culturels non disponible en ligne